This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 15 895

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Class

MES RÊVERIES

(EXTRAITS)

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS MILITAIRES

Maréchal de SAXE

MES RÊVERIES

PARIS
11, PLACE ST-ANDRÉ-DES-ARTS. || LIMOGES
46, NOUVELLE ROUTE D'AIXE, 46

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Editeur militaire.

1895

U19
S8

UNIV
CALIFORNIA

INTRODUCTION

La valeur du maréchal de Saxe est très diversement appréciée, comme aussi son influence sur l'armée française. Un ouvrage tout récent nous le représente comme ayant eu «assez de bonheur pour gagner à Fontenoy une bataille à laquelle il ne fit qu'assister» et comme ayant été, avec Louis XV, le principal auteur de notre décadence militaire, parce qu'il a introduit dans notre armée des habitudes de luxe criard, de basse débauche ou de maraude.

Ces accusations, et bien d'autres, ont été portées depuis longtemps contre l'auteur des *Rêveries :* on lui a reproché son inconduite, son manque de principes et ce qu'on appellerait aujourd'hui son scepticisme en matière de morale.

Il est certain qu'il ne se piquait pas de bonnes mœurs. Mais il est non moins certain que d'excellents juges faisaient le plus grand cas de son mérite comme général. Les plus grands hommes de guerre qui aient existé depuis lui parlent avec déférence de ses talents, avec admiration de son génie, et s'ils ont souvent dit « l'art des Eugène et des Maurice », en parlant de l'art militaire, c'est bien qu'ils reconnaissaient en lui un maître.

Sur le champ de bataille, il était l'égal des plus grands et, en traçant le portrait du général d'armée, qu'on peut lire à la fin de ce volume, il ne faisait que

224879

se peindre lui-même. A Fontenoy, au moment où tout le monde croyait la bataille perdue, le roi lui demanda s'il était vrai qu'elle le fût. Il répondit : « Quel est le... poltron, Sire, qui vous a dit cela ? »

A ce moment, ne l'oublions pas, il était gravement malade. En mars 1744, son état inspirait les plus vives inquiétudes. Il était atteint d'hydropisie, et on croyait ses jours en danger ; en tout cas, il paraissait impossible qu'il supportât les fatigues d'une campagne. Aussi Louis XV était-il au désespoir.

Maurice, — dit Saint-René Taillandier, son historien le mieux informé, — Maurice triompha de la douleur par l'énergie de sa volonté. On sait sa réponse à Voltaire, qui, l'ayant rencontré avant son départ, lui demandait comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse : « *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir !* » Grande parole, véritable cri du cœur où se révèle tout entier le soldat amoureux de la gloire !

Maurice prend congé du roi le 31 mars, et, quelques jours après, il arrive à la frontière de Flandre. Les soins des médecins, le régime sévère auquel il se soumet, son ardente volonté surtout, lui permettent de déployer une activité prodigieuse au milieu des plus cruelles douleurs. Le 19 avril, il quitte Maubeuge avec son armée qu'il porte rapidement sous les murs de Tournay. L'attaque était si peu prévue, la marche fut si bien conduite et si bien exécutée que, au moment où le siège commença, les deux principaux officiers de la garnison, le commandant de la place et le directeur de l'artillerie, assistaient dans Bruxelles à un conseil de guerre !

Dès que la nouvelle de l'investissement leur fut arrivée, les alliés envoyèrent une armée de 60.000 hommes pour débloquer Tournay. Maurice se prépara à les recevoir et à leur livrer bataille sous Fontenoy, sans pourtant abandonner les travaux du siège. Il fit élever sur le terrain ces redoutes auxquelles il tenait tant, comme on le verra plus loin en lisant ses *Rêveries*. Tout étant prêt, et l'ennemi s'approchant, il écrivit au roi, qui, parti de Versailles le 6 mai, arriva au quartier général le 8.

Du 8 au 11, les dernières mesures sont prises : chacun se prépare pour le terrible choc qui est imminent. Porté dans sa voiture d'osier, le maréchal surveille l'exécution de ses ordres, explique le plan de la bataille à ses aides de camp, entretient la confiance du roi, confiance joyeuse, intrépide, qui à son tour enflammera l'ardeur chevaleresque de tant de brillants gentilshommes. Jamais la veille d'une grande affaire ne fut si joyeuse.

La présence d'un souverain au milieu d'une bataille, quand ce souverain n'est pas le vrai capitaine, est souvent un embarras pour l'exécution des ordres. Le roi eut le bon goût de faire respecter l'unité du commandement en imposant silence aux gens de cour. Un déplacement de troupes, exigé par le plan général, mais suspect à ceux qui ne pouvaient embrasser l'ensemble de la conception, avait excité de vifs murmures dans l'entourage du roi. — « Le maréchal est malade, disait-on; sa tête faiblit, son cerveau se trouble! » — Louis XV va droit à Maurice, et, d'une voix haute et ferme, devant tous les courtisans : « Monsieur

le maréchal, dit-il, en vous confiant le commandement de mon armée, j'ai entendu que tout le monde vous y obéît; je serai le premier à en donner l'exemple. »

Maurice avait donc bien l'entière responsabilité des opérations. Il en conçut le plan, il en assura l'exécution, et l'honneur du succès lui revient sans partage. C'est bien lui qui gagna la bataille de Fontenoy, et il la gagna bien. On lui fait tort assurément en prétendant qu'il ne fit qu'y assister, comme on fait tort à ses idées en disant qu'on n'y trouve que « singularité et incohérences », qu'elles sont un ramassis de « conceptions bizarres et suspectes ».

Le volume que nous rééditons montrera, sans qu'il soit besoin de commentaires, ce que ce jugement sévère a d'immérité.

Que dans ces pages il y ait du rêve, leur titre même en est comme l'aveu. Au surplus, à en croire une note tracée de la main de Maurice sur l'un des deux manuscrits des *Rêveries* que possède la bibliothèque de Dresde, note que nous avons reproduite à la fin du présent volume, cet ouvrage fut enfanté dans la douleur et composé pendant que Maurice était dévoré par la fièvre. Il n'en est pas moins remarquable et souvent il a été cité par les connaisseurs les plus qualifiés. Beaucoup des propositions qu'il renferme sont entrées dans la pratique, à commencer par le service obligatoire et universel, et l'on a reconnu que telles de ces réformes qu'on pouvait jadis être tenté de traiter d'utopies sont parfaitement réalisables, puisqu'elles sont réalisées.

Le caractère essentiel des *Rêveries*, c'est la part faite

à la philosophie et à la psychologie. L'auteur, tout immoral qu'on lui ait justement reproché d'être, a bien compris quelle part les causes morales ont dans le succès des guerres : il a su y discerner l'origine des grandes actions et des lâchetés, des traits d'audace et des paniques. Le secret en est dans le cœur humain, dit-il à maintes reprises : c'est là qu'il faut le chercher, et c'est ce cœur qu'il faut étudier. Le maréchal de Saxe revendique comme un mérite qui lui est propre d'avoir compris l'importance de cette étude et de s'y être adonné. « C'est ce qui m'a fait composer cet ouvrage », écrit-il, et il se vante d'avoir été le premier à s'en aviser. En cela peut-être il se trompait; mais un peu d'orgueil est bien permis sur ce point à un officier qui parlait avec la plus sincère modestie des succès qu'il avait remportés, et qui, loin de cacher les fautes qu'il lui était arrivé de commettre, n'hésitait pas au contraire à les avouer et presque à les étaler, comme s'il voulait qu'elles servissent d'exemples aux autres et pour se les rappeler à lui-même. On oublie si facilement les torts qu'on a pu avoir!

S'étant appliqué à étudier l'âme humaine, ressort des grandes passions, de l'enthousiasme et de la confiance, il était naturel que le maréchal de Saxe s'intéressât aux soldats et ne les considérât pas comme un bétail humain, comme simple « chair à canon ». Sans la moindre sensiblerie, sans même témoigner pour ses compagnons d'armes l'affection tendre et comme fraternelle que certains officiers ont éprouvée pour leurs subordonnés, il a toujours montré beaucoup de sollicitude pour les siens; il s'est préoccupé de leur

bien-être, et les chapitres consacrés à la tenue, à l'administration, à la solde, aux punitions, à la discipline, sont inspirés par un vif souci des devoirs les plus nobles du commandement. Il s'est élevé avec éloquence contre le gaspillage des vies humaines; disant qu'il y a de la gloire à terminer une campagne sans avoir livré bataille et sans avoir versé le sang.

Quels qu'aient pu être ses torts, il est de ceux dont on dit qu'il doit leur être beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé. Et je ne parle pas seulement ici de ses amours, dont quelques-unes furent scandaleuses; je parle des sentiments qu'il avait pour ses inférieurs. Son biographe s'est exprimé là-dessus en des termes excellents.

Il fut pleuré du peuple et du soldat, dit M. Saint-René Taillandier, car il aimait le plus humble de ses compagnons d'armes; il ménageait leur vie, tout en leur préparant des heures de gloire; il était bon et juste; il avait des élans de sensibilité vraiment humaine à la veille des sacrifices qu'impose la guerre.

Le matin de la journée de Raucoux, pendant que tout dormait encore sous les tentes, parcourant des yeux ces plaines tranquilles où se jouaient les premières lueurs de l'aube, et songeant à tant de braves gens qui allaient y trouver la mort, il ouvrit son cœur à Sénac, lui cita quelques vers de Racine appropriés à la situation et ne put retenir ses larmes.

Une autre fois, un général de cour lui conseillant l'attaque d'un poste, attaque inutile peut-être, mais où il y avait peu de risques à courir, puisqu'elle coûterait au plus une douzaine de soldats: « Passe encore, dit-il vivement, si c'étaient douze lieutenants-généraux. » Et il tourna le dos à ce donneur d'avis qui faisait si bon marché du sang de la France.

Un tel homme pouvait manquer de conduite et de mœurs, il ne manquait pas de cœur. Si nous ne nous trompons, chaque page de ses *Rêveries* le prouve; le lecteur reconnaîtra que la passion y éclate à chaque phrase; il se laissera entraîner par l'ardeur communicative du maréchal de Saxe, cette ardeur si bien décrite par George Sand (qui était, comme on le sait, sa petite-fille), lorsqu'elle nous le montre, d'après le pastel de Latour, « avec sa cuirasse éblouissante, avec sa belle et bonne figure, qui semble toujours dire: *En avant, tambour battant, mèche allumée !* »

Janvier 1895.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage n'est point enfanté par le désir d'établir un nouveau système sur l'art de la guerre : je le compose pour m'amuser et pour m'instruire.

La guerre est une science couverte de ténèbres, dans l'obscurité desquelles on ne marche point d'un pas assuré : la routine et les préjugés en font la base, suite naturelle de l'ignorance.

Toutes les sciences ont des principes et des règles ; la guerre n'en a point. Les grands capitaines qui en ont écrit ne nous en donnent point. Il faut être consommé pour les entendre ; et il est impossible de se former le jugement sur les historiens, qui ne parlent de la guerre que selon qu'elle se peint à leur imagination. Quant aux capitaines qui en ont écrit, ils ont plus songé à être agréables qu'à instruire, parce que la mécanique de la guerre est d'une nature sèche et ennuyeuse. Les livres qui en traitent ne font qu'une fortune médiocre et ne peuvent avoir leur mérite que lorsque les temps ont tout effacé. Ceux qui traitent de la guerre en historiens n'ont pas le même sort ; ils sont recherchés par tous les curieux et conservés dans les bibliothèques : c'est ce qui fait que nous n'avons qu'une idée confuse de la discipline des Grecs et des Romains.

Gustave-Adolphe a créé une méthode que ses disciples ont suivie : tous ont fait de grandes choses. Depuis

ce temps-là nous avons dérogé successivement, parce que ce n'était que par routine que l'on avait appris : de là vient la confusion des usages, où chacun a augmenté ou retranché. Ces usages sont cependant respectés, à cause de leur illustre origine : mais quand on lit Montecuculli, qui était contemporain et qui est le seul général qui soit entré dans quelque détail, l'on s'aperçoit très bien que nous nous sommes déjà plus éloignés de la méthode de Gustave-Adolphe qu'il ne l'était de celle des Romains. Il n'y a donc plus que des usages, dont les principes nous sont inconnus.

Le chevalier Follard a été le seul qui ait osé franchir les bornes des préjugés : j'approuve sa noble hardiesse. Rien n'est si pitoyable que d'en être l'esclave : c'est encore une suite de l'ignorance, et rien ne la prouve tant. Mais il va trop loin : il avance une opinion et en détermine le succès, sans faire attention que ce succès dépend d'une infinité de circonstances que la prudence humaine ne saurait prévoir. Il suppose toujours tous les hommes braves, sans faire attention que la valeur des troupes est journalière, que rien n'est si variable, et que la vraie habileté d'un général consiste à savoir s'en garantir par les dispositions, par les positions, et par ces traits de lumière qui caractérisent les grands capitaines. Peut-être s'est-il réservé cette matière qui est immense ; peut-être aussi n'y a-t-il pas fait attention. C'est pourtant, de toutes les parties de la guerre, la plus nécessaire à étudier.

Telles troupes seront infailliblement battues dans des retranchements, qui, en attaquant, auraient été victorieuses ; peu de gens en donnent la bonne raison : elle est dans le cœur des humains, et on doit l'y chercher. Personne n'a traité cette matière, qui est la plus considérable du métier de la guerre, la plus savante,

la plus profonde, et sans laquelle on ne peut se flatter que des faveurs de la fortune, qui quelquefois est bien inconstante. Je rapporterai un fait, pour persuader mon opinion sur l'imbécillité du cœur.

A la bataille de Fridelingen, l'infanterie française, après avoir poussé celle des Impériaux avec une valeur incomparable, après l'avoir enfoncée plusieurs fois et l'avoir poursuivie au travers d'un bois jusque dans une plaine qui était au delà, quelqu'un s'avisa de dire que l'on était coupé : il parut deux escadrons (français peut-être); toute cette infanterie victorieuse s'enfuit dans un désordre affreux, sans que personne l'attaquât ni la suivît, repassa le bois et ne s'arrêta que par-delà le champ de bataille. Le maréchal de Villars et les généraux firent de vains efforts pour la ramener. La bataille était cependant gagnée et la cavalerie française avait défait l'impériale : ainsi l'on ne voyait plus d'ennemis. C'étaient pourtant les mêmes hommes et les mêmes troupes qui venaient de défaire cette infanterie impériale auxquels une terreur panique avait tellement troublé les sens qu'ils avaient perdu contenance au point de ne la pouvoir reprendre. C'est de la bouche de M. le maréchal de Villars lui-même que je tiens ce fait : il me l'a raconté à Vaux-le-Villars, en me montrant les plans des batailles qu'il avait données. Qui voudrait rechercher de pareils exemples en trouverait quantité chez toutes les nations. Celui-ci prouve assez la variété du cœur humain et le cas qu'on en doit faire. Mais, avant que de passer à des parties si élevées, il faut examiner les moindres, je veux dire les principes de l'art.

Quoique ceux qui s'occupent des détails passent pour des gens bornés, il me paraît pourtant que cette partie est essentielle, parce qu'elle est le fondement du

métier, et qu'il est impossible de faire aucun édifice, ni d'établir aucune méthode, sans en savoir les principes. Je me servirai ici d'une comparaison. Tel homme a du goût pour l'architecture et sait dessiner; il fera très bien le plan et le dessin d'un palais. Faites-le lui exécuter : s'il ne sait la coupe des pierres, s'il ne sait asseoir ses fondements, tout l'édifice s'écroulera bientôt. Il en est de même d'un général qui ne connaît point les principes de l'art, ni comment ses troupes doivent être composées, ce qui doit servir comme de base à tout ce qui se fait à la guerre. Les prodigieux succès que les Romains ont toujours eus avec de petites armées contre des multitudes de barbares ne doivent s'attribuer à autre chose qu'à l'excellente composition de leurs troupes. Ce n'est pas que je prétende pour cela qu'un homme d'esprit ne puisse se tirer d'affaire, quand il se trouverait commander une armée de Tartares : il est plus aisé de prendre les gens comme ils sont que de les former comme ils doivent être; l'on ne dispose pas des opinions, des préjugés, ni des volontés : et mon but n'est pas de donner des règles, comme je l'ai déjà dit.

Je commencerai par notre méthode de lever des troupes; puis j'examinerai celle de les habiller, celle de les entretenir, celle de les former et celle de combattre.

Il serait hardi de dire que toutes les méthodes que l'on emploie à présent ne valent rien, car c'est faire un sacrilège que d'attaquer les usages, moins grand cependant que d'établir des nouveautés. Je déclare donc que je tâcherai seulement de faire voir les abus dans lesquels nous sommes tombés.

MES RÊVERIES

DE LA MANIÈRE DE LEVER DES TROUPES

On lève les troupes par engagement avec capitulation, sans capitulation, par force quelquefois, et plus souvent par supercherie.

Quand on fait des recrues avec capitulation, il est injuste et inhumain de ne la pas tenir, parce que ces hommes étaient libres lorsqu'ils ont contracté l'engagement qui les lie, et il est contre toutes les lois divines et humaines de ne leur pas tenir ce qu'on leur a promis. On n'en fait cependant rien. Qu'arrive-t-il? Ces gens désertent. Peut-on, avec justice, leur faire leur procès? On a violé la bonne foi qui rend les conditions égales. Si on ne fait pas d'actes de sévérité, on perd la discipline militaire; et, si on en fait, on commet des actions odieuses et affreuses. Il se trouve cependant plusieurs soldats, au commencement d'une campagne, dont le temps de servir est fini : les capitaines, qui veulent être complets, les entraînent par force : de là, on tombe dans le cas que je viens de dire.

Les levées qui se font par supercherie sont tout aussi odieuses : on met de l'argent dans la poche d'un homme et on lui dit qu'il est soldat.

Celles qui se font par force le sont encore plus : c'est une désolation publique dont le bourgeois et l'habitant ne se sauvent qu'à force d'argent, et dont le fonds est toujours un moyen odieux.

Ne vaudrait-il pas mieux établir par une loi que tout homme, de quelque condition qu'il fût, serait obligé de servir son prince et sa patrie pendant cinq ans? Cette loi ne saurait être désapprouvée, parce qu'elle est naturelle, et qu'il est juste que les citoyens s'emploient pour la défense de l'État. En les choisissant entre 20 et 30 ans, il n'en résulterait aucun inconvénient. Ce sont les années du libertinage, où la jeunesse va chercher fortune, court le pays, et est de peu de soulagement à ses parents. Ce ne serait pas une désolation publique, parce que l'on serait sûr que, les cinq années révolues, l'on serait congédié : cette méthode de lever des troupes ferait un fonds inépuisable de bonnes et belles recrues, qui ne seraient pas sujettes à déserter. L'on se ferait même, par la suite, un honneur et un devoir de rempir sa tâche. Mais, pour y parvenir, il faudrait n'en excepter aucune condition, être sévère sur ce point, et s'attacher à faire exécuter cette loi de préférence aux nobles et aux riches : personne n'en murmurerait. Alors ceux qui auraient servi leur temps verraient avec mépris ceux qui répugneraient à cette loi, et insensiblement on se ferait un honneur de servir : le pauvre bourgeois serait consolé par l'exemple du riche, et le riche n'oserait se plaindre, voyant servir le noble. La guerre est un métier honorable. Combien de princes n'ont-ils pas porté le mousquet! Témoin M. de Turenne. Combien d'officiers n'ai-je pas vus le reprendre plutôt qu'une condition vile! Ce n'est donc que la mollesse qui ferait paraître à quelques-uns cette loi dure. Mais toutes les choses ont un bon et un mauvais côté.

DE L'HABILLEMENT

Notre habillement est très coûteux et très incommode : le soldat n'est ni chaussé, ni vêtu, ni couvert. L'amour du coup d'œil l'emporte sur les égards que l'on doit à la santé, qui est un des grands points auxquels il faut faire attention. Les cheveux sont un ornement très sale pour le soldat ; et, quand la saison pluvieuse est une fois arrivée, sa tête ne se sèche plus. Son habit ne le couvre point.

A l'égard des pieds, il n'en est pas question : les bas, les souliers et les pieds pourrissent ensemble, parce que le soldat n'a pas de quoi changer, et, quand il l'aurait, cela ne lui servirait de rien, parce que, un moment après, il serait dans le même état. Ce pauvre soldat est donc bientôt envoyé à l'hôpital. Les guêtres blanches le ruinent en blanchissage, ne sont bonnes que pour les revues, d'une chaussure très incommode et très malsaine, de nulle utilité et très coûteuses.

Le chapeau perd bientôt sa grâce et ne saurait résister aux fatigues d'une campagne ; la pluie le perce bientôt, et, dès que le soldat est couché, il lui tombe de la tête. Le soldat, accablé de lassitude, s'endort à la pluie et au serein, la tête nue, et, le lendemain, il a la fièvre.

Au lieu de chapeaux, je voudrais des casques. Ils ne pèsent pas plus que les chapeaux, ne sont point du tout incommodes, garantissent du coup de sabre, et font un très bel ornement.

Je voudrais aussi que le soldat fût vêtu d'une veste un peu ample avec un petit buffle fait en soubre-veste, et d'un manteau à la turque avec un capuchon ; ces manteaux couvrent bien et ne contiennent que deux aunes et demie de drap ; ils pèsent peu et coûtent peu.

Le soldat aurait la tête et le col à couvert de la pluie et du vent; et, étant couché, il serait conservé et aurait le corps sec, parce que cet habillement ne porte point sur le corps : le soldat le sèche à l'air dès qu'il fait un moment de beau temps.

Il n'en est pas de même d'un habit : dès qu'il est mouillé, le soldat en ressent l'humidité jusqu'à la peau, et il faut qu'il lui sèche sur le corps. On ne doit donc pas être étonné de voir tant de maladies dans une armée : les plus robustes y résistent le plus longtemps, mais à la fin il faut qu'ils succombent. Si l'on ajoute à ce que je viens de dire le service que ceux qui se portent encore bien sont obligés de faire pour ceux qui sont malades, pour les morts, les blessés, les déserteurs et les commandés, on ne doit pas être étonné de voir, à la fin d'une campagne, cent hommes par bataillon avec les drapeaux. Voilà comme les plus petites choses influent sur les plus grandes.

Quant à la chaussure, je voudrais que les soldats eussent, au lieu de souliers, des escarpins avec de petits talons de l'épaisseur de deux écus, ce qui chausse parfaitement bien et fait marcher de meilleure grâce, parce que les talons bas font porter la pointe du pied en dehors, tendre le jarret, et effacer, par conséquent, les épaules. Il faut qu'ils soient chaussés à nu sur le pied, et le pied graissé avec du suif ou de la graisse. Les damoiseaux trouveront cela bien étrange : mais l'expérience fait voir que tous les vieux soldats français en usent ainsi, parce que, avec cette précaution ils ne s'écorchent jamais les pieds, et l'humidité ne les pénètre pas si aisément, parce qu'elle ne prend pas sur la graisse : d'un autre côté, le cuir du soulier ne se racornit point et ne saurait les blesser.

Les Allemands, qui font porter à leur infanterie des bas de laine, ont toujours une quantité d'estropiés, parce qu'il leur vient des ampoules, des loups, et toutes sortes de ma-

ladies aux pieds et aux jambes, la laine étant venimeuse à la peau : d'ailleurs, ces bas se percent par les bouts, restent humides et pourrissent avec les pieds.

Pour conserver les pieds secs, il faut ajouter à cette chaussure des sandales de bois, à peu près comme les Récollets en portent : ce qui empêche que les souliers ne se mouillent dans la boue, à la rosée et lorsqu'ils sont en faction, ce qui est une grande incommodité et entraîne des maladies. Dans les temps secs, pour le combat et pour la parade, on les leur ferait quitter.

DE L'ENTRETIEN DES TROUPES

Comme je dispose mes troupes en centuries, je voudrais qu'il y eût à chaque centurie un vivandier avec quatre chariots attelés de deux bœufs chacun ; qu'il eût une grande marmite pour faire de la soupe à toute la centurie ; et que l'on donnât à chaque soldat sa portion à midi en soupe avec du bouilli, et le soir en rôti, chacun dans une écuelle de bois. Ce serait aux officiers à voir qu'on ne les trompât pas et qu'ils n'eussent pas à se plaindre.

Le gain qu'il serait permis aux vivandiers de faire serait sur la boisson, le fromage, le tabac, les peaux qui leur resteraient, etc. Les vivandiers prendraient les bestiaux aux vivres : et lorsqu'on se trouverait en lieu où il y aurait des légumes, l'on y enverrait avec ordre.

Cela paraît d'abord un peu difficile à arranger ; mais, avec de l'attention, tout le monde doit y trouver son compte. Lorsque les soldats iraient en détachement, ils prendraient pour un ou deux jours de rôti avec eux ; cela ne fait point d'embarras. Il faut plus de bois, d'eau et de chaudrons pour faire la soupe à cent hommes qu'il n'en faut pour mille, et la soupe n'est jamais si bonne. D'ail-

leurs les soldats mangent toutes sortes de choses malsaines qui les font tomber malades, comme du cochon, du fruit qui n'est pas mûr, etc. L'officier ne saurait y avoir l'œil comme à une seule marmite, qui serait celle du vivandier, où un officier serait toujours présent à chaque repas pour voir si les soldats n'ont pas lieu de se plaindre. Quand il y aurait des marches forcées, et que les équipages ne pourraient pas joindre, on distribuerait des bestiaux aux troupes; les soldats pourraient faire des broches de bois et rôtir leur viande; cela ne fait point d'embarras, et ne dure que quelques jours. Que l'on balance notre méthode et celle-là, je me persuade qu'on la trouvera meilleure.

Les Turcs en usent ainsi, et ils sont parfaitement bien nourris : aussi reconnaît-on bien leurs cadavres, après les batailles, d'avec ceux des troupes allemandes, qui sont hâves et décharnés. Cela a un autre avantage dans certains cas : on ménage la bourse des soldats en leur donnant le prêt en entier et en leur vendant des vivres. Il y a des pays, comme la Pologne et l'Allemagne, qui fourmillent de bestiaux : l'on demande aux habitants des contributions; et pour qu'ils puissent les soutenir, on prend moitié en vivres et moitié en argent; on vend les vivres aux troupes : ainsi tout le prêt et les appointements font continuellement la navette, et il se trouve qu'on a de l'argent et des contributions de reste; ce qui ne laisse pas de faire un grand objet.

Il ne faut jamais donner le pain aux soldats en campagne, mais les accoutumer au biscuit, parce qu'il se conserve cinquante ans et plus dans les magasins et qu'un soldat en emporte aisément avec lui pour quinze jours. Il est sain; il n'y a qu'à s'informer à des officiers qui aient servi chez les Vénitiens pour savoir le cas que l'on doit faire du biscuit. Celui des Moscovites, qu'ils nomment

Soukari, est le meilleur de tous, parce qu'il ne s'émiette pas; il est carré et de la grosseur d'une noisette; il ne faut pas tant de chariots pour le transporter qu'il en faut pour le pain.

Il faut même accoutumer quelquefois les soldats à se passer de biscuit, et leur donner du grain qu'il faut leur apprendre à cuire sur des palettes de fer, après l'avoir broyé et réduit en pâte avec de l'eau. M. le maréchal de Turenne dit quelque chose à cet égard dans ses Mémoires; et j'ai ouï dire à des grands capitaines que, quand même ils auraient du pain, ils en laisseraient quelquefois manquer aux troupes, afin de les accoutumer à savoir s'en passer. J'ai fait des campagnes de dix-huit mois avec des troupes qui étaient accoutumées à se passer de pain sans que j'aie entendu de murmures; j'en ai fait plusieurs autres avec des troupes qui y étaient accoutumées, elles ne pouvaient s'en passer; dès que le pain manquait un jour, tout était perdu : cela faisait que l'on ne pouvait faire un pas en avant ni aucune marche hardie.

Je ne dois pas ici passer sous silence un usage établi chez les Romains, par lequel ils prévenaient les maladies et les mortalités qui se mettent dans les armées par les changements de climat. On doit ainsi attribuer à cet usage une partie des prodigieux succès qu'ils ont eus. Un grand tiers des armées allemandes périssent en arrivant en Italie et en Hongrie. L'année 1718, nous entrâmes 55.000 hommes dans le camp de Belgrade, presque en sortant des quartiers. Il est sur une hauteur, l'air y est sain, l'eau de source y est bonne, et nous avions abondance de toutes choses. Le jour de la bataille, qui était le 18 août, il ne se trouva que 22.000 combattants sous les armes : tout le reste était mort ou hors d'état d'agir. Je pourrais citer de pareils événements chez d'autres nations. C'est le changement de climat qui les produit. L'on ne voit point de

ces exemples chez les Romains tant que le vinaigre ne leur manquait pas; mais, dès que l'*acetum* leur manquait, ils étaient sujets aux mêmes accidents que nos troupes le sont à présent. C'est un fait auquel peut-être peu de personnes ont fait attention, et qui, cependant, est d'une très grande conséquence pour les conquérants et pour les succès. Quant à la manière de s'en servir, les Romains faisaient distribuer le vinaigre par ordre : chaque soldat avait sa portion qui lui servait plusieurs jours, et il en versait une larme dans l'eau qu'il buvait. Je laisse aux médecins à pénétrer les causes d'un effet si salutaire : ce que je rapporte est un fait bien constant.

DE LA PAYE

Sans entrer dans le détail des différentes payes, je dirai seulement qu'elle doit être forte. Il vaut mieux avoir un petit nombre de troupes bien entretenues et bien disciplinées que d'en avoir beaucoup qui ne le soient pas. Ce ne sont pas les grandes armées qui gagnent les batailles, ce sont les bonnes. L'économie ne peut être poussée qu'à un certain point : elle a ses bornes, après quoi elle dégénère en lésine. Si vous ne donnez pas des appointements honnêtes aux officiers, vous n'aurez que des gens riches qui servent par libertinage, ou des misérables dont le courage est abattu. Des premiers je fais peu de cas, parce qu'ils ne tiennent pas au mal-être ni à la rigueur de la discipline; leurs propos sont toujours séditieux et ce ne sont que francs libertins. Quant aux autres, ils sont si abattus que l'on n'en saurait attendre grande vertu; leur ambition est bornée, parce que l'objet qu'ils ont devant eux ne les intéresse guère, je veux dire l'avancement : et misérables pour misérables, ils aiment autant rester ce

qu'ils sont, surtout quand l'avancement leur devient à charge.

L'espérance fait tout endurer et tout entreprendre aux hommes: si vous la leur ôtez, ou qu'elle soit trop éloignée, vous leur ôtez l'âme. Il faut que le capitaine soit mieux que le lieutenant: ainsi de tous les grades. Il faut que le pauvre gentilhomme ait une sûreté morale de parvenir par ses actions et ses services. Lorsque toutes ces choses sont bien compassées, vous pouvez contenir vos troupes dans la discipline la plus austère. Il n'y a de vraiment bons officiers que les pauvres gentilshommes qui n'ont que la cape et l'épée; mais il faut qu'ils puissent vivre de leurs emplois. L'homme qui se voue à la guerre doit la regarder comme un ordre dans lequel il entre: il ne doit rien avoir, ni connaître d'autre domicile que sa troupe, et doit se tenir honoré de son emploi.

En France, un jeune homme de naissance regarde comme un mépris que la cour fait de lui, si elle ne lui confie pas un régiment à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Cela ôte toute émulation au reste des officiers et à toute la pauvre noblesse d'un royaume, qui est presque dans la certitude de ne pouvoir jamais avoir de régiment, et par conséquent les postes les plus considérables, dont la gloire puisse les dédommager des peines et des souffrances d'une vie laborieuse, qu'ils sacrifient avec confiance à un avenir flatteur et à la renommée.

Je ne prétends pas pour cela que l'on ne puisse marquer quelque préférence à des princes ou autres personnes d'un rang illustre: mais il faut que ces marques de préférence soient justifiées par un mérite distingué.

DE L'EXERCICE

C'est une chose nécessaire que l'exercice, pour dégager le soldat et le rendre adroit; mais on ne doit pas y mettre toute son attention : c'est même de toutes les parties de la guerre celle à laquelle il en faut faire le moins, si l'on en excepte d'éviter celles qui sont dangereuses.

Le principal de l'exercice sont les jambes et non pas les bras : c'est dans les jambes qu'est tout le secret des manœuvres et des combats; c'est aux jambes qu'il faut s'appliquer. Quiconque fait autrement n'est qu'un ignorant et n'en est pas seulement aux éléments de ce qu'on appelle le métier de la guerre.

Le chevalier Follard définit assez bien la question qui s'élève quelquefois, savoir si la guerre est un métier ou une science. Il dit : « La guerre est un métier pour les ignorants, et une science pour les habiles gens. »

DE LA MANIÈRE DE FORMER LES TROUPES POUR LE COMBAT

Après avoir parlé de la manière de lever les troupes, de celle de les habiller et de celle de les entretenir, il est juste que je parle de celle de les former pour le combat.

Cette matière est très ample, et je me propose de la traiter d'une manière si différente du respectable usage que je serai peut-être bien ridicule : pour le paraître un peu moins, il faut que je fasse voir celui de la méthode d'à présent; ce qui n'est pas une petite affaire, car j'en composerais un gros livre.

Je commencerai par la marche : cela me met dans la

nécessité de dire une chose qui paraîtra des plus extravagantes aux ignorants.

Personne ne sait ce que c'est que la *tactique* des anciens. Cependant beaucoup de militaires ont souvent ce mot à la bouche, et croient que c'est l'exercice ou l'ordonnance des troupes pour les mettre en bataille. Tout le monde fait battre la marche sans en savoir l'usage ; et tout le monde croit que ce bruit est un ornement militaire.

Il faut avoir meilleure opinion des anciens et des Romains, qui sont nos maîtres ou qui devraient l'être. Il est absurde de croire que les bruits de guerre servent uniquement pour s'étourdir les uns les autres.

Mais revenons à la marche, sur laquelle je vois que tout le monde se tourmente et se tue, et dont on ne viendra jamais à bout si je n'en découvre le secret. Les uns veulent marcher lentement, les autres veulent marcher vite : mais qu'est-ce que c'est que des troupes que l'on ne saurait faire marcher vite et lentement, comme l'on veut, et selon qu'on en a besoin, auxquelles il faut à chaque coin un officier pour les faire tourner, les uns comme des limaçons, les autres en courant, pour faire avancer cette queue qui traîne toujours, etc. ? C'est un opéra que de voir seulement un bataillon se mettre en mouvement ! On dirait que c'est une machine mal agencée qui va rompre à tout moment, et qui ne s'ébranle qu'avec une peine infinie. Veut-on avancer promptement la tête ? Avant que la queue sache que la tête marche vite, il se fera des intervalles ; et pour les regagner promptement, il faudra que la queue coure à toutes jambes ; la tête qui suit cette queue fera la même chose ; ce qui met bientôt tout en désordre, et qui vous met dans la nécessité de ne jamais pouvoir faire marcher vos troupes avec célérité, parce que vous n'osez faire marcher vite cette tête.

Le moyen de remédier à tous ces inconvénients, et à

d'autres qui en résultent et qui sont d'une bien plus grande conséquence, est cependant bien simple, puisque la nature nous le dicte. Le dirai-je, ce grand mot, en quoi consiste tout le secret de l'art, et qui va sans doute paraître ridicule? Faites-les marcher en cadence. Voilà tout le secret, et c'est le pas militaire des Romains. C'est pourquoi les marches sont instituées, et pourquoi l'on bat la caisse : c'est ce que personne ne sait, et dont personne ne s'avise. Avec cela, vous ferez marcher vite et lentement comme vous voudrez; votre queue ne traînera jamais; tous vos soldats iront du même pied; les quarts de conversion se feront ensemble avec célérité et grâce; les jambes de vos soldats ne se brouilleront pas; vous ne serez pas obligé d'arrêter à chaque conversion pour faire repartir du même pied; vos soldats ne se fatigueront pas le quart de ce qu'ils se fatiguent à présent. Ceci va encore paraître extraordinaire. Il n'y a personne qui n'ait vu danser des gens pendant toute une nuit, en faisant des sauts et des haut-le-corps continuels. Que l'on prenne un homme, qu'on le fasse danser pendant un quart d'heure seulement sans musique, et que l'on voie s'il y résistera. Cela prouve que les tons ont une secrète puissance sur nous, qu'ils disposent nos organes aux exercices du corps et les soulagent dans cet exercice.

Si quelqu'un me fait la question, et me demande quel air il faut jouer pour faire marcher un homme, je lui répondrai, sans récriminer sur la plaisanterie, que toutes les marches, tous les airs doux, à deux et trois temps, y sont propres, les uns plus, les autres moins, selon qu'ils sont plus ou moins marqués, que tous ces airs se jouent sur le tambour et avec le fifre, et qu'il n'y a qu'à choisir les plus convenables.

On me dira peut-être que bien des hommes n'ont pas d'oreille. Cela est faux : ce mouvement est naturel, et se

fait, pour ainsi dire, de soi-même. J'ai souvent remarqué que, en battant au drapeau, tous les soldats allaient en cadence sans intention et sans qu'ils le sussent : la nature et l'instinct y portent de soi-même. Je dirai plus : il est impossible de faire aucune évolution sur un ordre serré sans le « tact »; et je le prouverai en son lieu.

A considérer superficiellement ce que je viens de dire, il ne paraît pas que cette cadence soit d'une grande importance : mais, dans une bataille, pour augmenter la rapidité de la marche, ou pour la diminuer, cela tire à des conséquences infinies. Le pas militaire des Romains n'était autre chose : c'est avec ce pas qu'ils faisaient en cinq heures vingt-quatre milles, qui sont huit lieues d'une heure de chemin. Que l'on prenne à présent un corps d'infanterie, et que l'on voie s'il est possible de lui faire faire huit lieues en cinq heures. Cela faisait cependant parmi eux la principale partie de l'exercice. De là on peut juger de l'attention qu'ils donnaient à tenir leurs troupes en haleine, et de la puissance du « tact ».

Que dira-t-on, si je prouve qu'il est impossible de charger vigoureusement l'ennemi sans cette cadence; et que, sans cela, on arrive toujours sur lui à rangs ouverts? Quel défaut monstrueux! Je pense cependant que, depuis trois ou quatre cents ans, personne n'y a fait attention.

Il faut maintenant un peu éplucher notre manière de former les bataillons, et celle de combattre.

Les bataillons se touchent les uns les autres; car l'infanterie est toute ensemble et la cavalerie aussi (à quoi, en vérité, il n'y a pas de sens commun; mais nous en parlerons dans son lieu). Ces bataillons marchent donc en avant, et cela bien lentement, parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Les majors crient : *serre !* On serre vers le centre; insensiblement le centre crève, ce qui fait des intervalles entre les bataillons. Il n'y a personne, qui se soit trouvé à

des affaires, qui ne convienne de ce fait. La tête tourne aux majors, parce que le général, à qui elle tourne aussi, crie après eux, lorsqu'il voit ces vides entre les bataillons, qui lui font craindre d'être pris dans les flancs. Il est donc obligé de faire halte, ce qui devrait le perdre : mais comme l'ennemi est tout aussi mal disposé, le mal n'est pas grand. Un homme qui aurait de l'intelligence ne s'arrêterait pas à remédier à cette confusion, mais il marcherait en avant; car, pendant que l'on y remédie, si l'ennemi s'ébranle, l'on est perdu. Qu'arrive-t-il? On commence à tirer de part et d'autre, ce qui est le comble de la misère. Enfin on s'approche; et l'un des deux partis ordinairement s'enfuit à cinquante ou soixante pas, plus ou moins. Voilà ce qui s'appelle charger. D'où cela vient-il ? De ce que la mauvaise disposition empêche qu'on ne puisse faire mieux.

Mais je veux supposer une chose impossible; je veux que deux bataillons s'attaquant marchent l'un à l'autre sans flottement, sans se doubler, sans se rompre : lequel emportera l'avantage ? Celui qui s'est amusé à tirer, ou celui qui n'aura pas tiré ? Les gens habiles me diront que c'est celui qui a conservé son feu, et ils auront raison : car, outre que celui qui a tiré est décontenancé, s'il voit marcher à lui à travers la fumée, il faut qu'il s'arrête; or celui qui s'arrête lorsque l'autre marche à lui est perdu.

Si la dernière guerre avait duré encore quelque temps, l'on se serait battu indubitablement de part et d'autre à l'arme blanche; parce que l'on commençait à connaître l'abus de la tirerie, qui fait plus de bruit que de mal, et qui fait toujours battre ceux qui s'en servent.

La poudre n'est pas si terrible qu'on le croit : peu de gens, dans les affaires, sont tués par devant ou de bonne guerre. J'ai vu des salves entières ne pas tuer quatre hommes; et je n'en ai jamais vu, ni personne, je pense, qui ait

causé un dommage assez considérable pour empêcher d'aller en avant, et de s'en venger à grands coups de baïonnette dans les reins, et à coups de fusil tirés à brûle-pourpoint : c'est là où il se tue du monde, et c'est le victorieux qui tue.

A la bataille de Calcinato, M. de Reventlau, qui commandait l'armée impériale, avait rangé son infanterie sur un plateau, et avait ordonné à cette infanterie de laisser approcher l'infanterie française à vingt pas, espérant la détruire par une décharge générale. Ces troupes exécutèrent ponctuellement l'ordre qu'elles avaient reçu. Les Français montèrent, par des endroits assez rudes, la côte qui les séparait des Impériaux, et se rangèrent sur le plateau vis-à-vis de l'ennemi : ils avaient ordre de ne point tirer du tout. Et comme M. de Vendôme jugeait à propos de ne point faire attaquer qu'on n'eût auparavant pris une cense qui était sur la droite, les troupes restèrent un long espace de temps à se regarder de très près. Enfin elles reçurent l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les laissèrent approcher de vingt ou vingt-cinq pas, présentèrent les armes, et ils tirèrent bien de sang-froid, et avec toutes les précautions que l'on peut prendre : ils furent rompus avant que la fumée eût eu le temps de se dissiper. Il y en eut beaucoup de tués à grands coups de fusil et de baïonnette dans les reins, et le désordre fut général.

A la bataille de Belgrade (16 août 1717), j'ai vu tailler en pièces deux bataillons dans un instant. Voici comment l'affaire se passa.

Un bataillon de Neuperg et un de Lorraine se trouvèrent sur une hauteur que nous appelions la batterie. Dans le moment qu'un coup de vent dissipa le brouillard qui nous empêchait de rien distinguer, je vis ces troupes, sur la crête de la hauteur, séparées du reste de notre armée. Le prince Eugène me demanda si j'avais la vue bonne, et ce

que c'était qu'une troupe de cavaliers qui faisaient le tour de la montagne : je lui répondis que c'étaient trente ou quarante Turcs. Il me dit : *Ces gens sont renversés*, voulant parler des deux bataillons. Je ne voyais cependant pas qu'ils fussent attaqués, ni qu'ils dussent l'être, parce que je ne pouvais voir ce qu'il y avait de l'autre côté de la montagne. J'y poussai à toutes jambes. Dans le moment que j'arrivai derrière les drapeaux de Neuperg, les deux bataillons présentèrent les armes, couchèrent en joue et firent une décharge générale à trente pas sur un gros de Turcs qui les attaquait. Le feu et la mêlée ne furent qu'une même chose ; et les deux bataillons n'eurent pas le temps de fuir, car tout fut étendu sur le carreau à coups de sabre, dans un terrain de trente à quarante pas : il ne s'en sauva que M. de Neuperg, qui était, heureusement pour lui, à cheval, un enseigne avec son drapeau qui se jeta aux crins de mon cheval et m'embarrassa fort, et deux ou trois soldats.

Dans ce moment le prince Eugène arriva presque tout seul, c'est-à-dire avec la *troupe dorée,* et les Turcs se retirèrent, je ne sais pas trop pourquoi. Ce fut là que M. le prince Eugène reçut un coup de fusil au travers de la manche. Quelques troupes de cavalerie et d'infanterie arrivèrent, et M. de Neuperg fut au-devant d'elles leur demander un détachement pour conserver l'habillement. On mit des sentinelles aux quatre coins du terrain qu'occupaient ces défunts bataillons, et l'on fit faire des piles de souliers, de chapeaux, de bas, etc., de leurs dépouilles. Enfin, pendant que cette cérémonie se faisait, je m'amusai à compter les morts; et je ne trouvai que trente-deux Turcs de tués de la décharge générale de ces deux bataillons, ce qui n'a pas augmenté l'estime que j'ai pour le feu de l'infanterie.

Feu M. de Greder, homme de réputation, et qui a long-

temps commandé le régiment d'infanterie que j'ai en France, avait toujours pour méthode de faire porter le mousquet sur l'épaule dans les affaires, et, pour être encore plus maître du feu, il ne faisait point compasser les mèches, marchait ainsi aux ennemis, et, dans l'instant qu'ils commençaient à tirer, il se jetait devant les drapeaux, l'épée à la main, et criait: *A moi!* Cela lui a toujours réussi: c'est ainsi qu'il défit les gardes de Frise à la bataille de Fleurus (1er juillet 1690).

Il me semble que tout ce que je viens de dire est appuyé sur l'expérience et la raison, et prouve que ces grands bataillons ont de terribles défauts; car ils ne sont bons qu'à tirer: aussi ne sont-ils formés que pour cela. Quand donc cette tirerie n'y fait rien, ils ne valent plus rien, et il n'y a qu'à se sauver; aussi est-ce le parti que l'on prend: ce qui fait voir que chaque chose tombe de soi-même dans son point d'équilibre. Dirai-je d'où je crois que nous est venue cette belle méthode? Je pense que c'est des revues. Cette façon de se ranger fait une plus belle montre; et insensiblement l'on s'y est si bien accoutumé, que l'on en a fait celle de combattre. L'on a appuyé cette ignorance, ou cet oubli des bonnes choses, de raisons apparentes : on a trouvé que cela faisait un plus grand front, et qu'on pouvait mieux employer le feu; j'en ai même vu qui mettaient les bataillons à trois de hauteur; mais mal en a pris à ceux qui l'ont fait. Sans cela, je crois, Dieu me pardonne, que nous serions à deux, et peut-être à un de hauteur; car j'ai toute ma vie entendu dire qu'il fallait bien s'étendre, pour pouvoir embrasser l'ennemi: quelle absurdité!

Mais il n'est pas encore question de tout cela. Je dois démontrer auparavant ma méthode de former les régiments, les légions et la cavalerie, parce qu'il faut bien tabler sur un principe et sur un ordre de combattre, que la variété des lieux change à la vérité, mais qu'elle ne doit pas détruire.

DE LA LÉGION

Les Romains ont vaincu toutes les nations par leur discipline: ils se sont fait de la guerre une méditation continuelle; et ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs, différents en cela des Gaulois, qu'ils ont vaincus pendant plusieurs siècles, sans que ces derniers aient songé à se corriger.

Leur légion était un corps si formidable, qu'elle entreprenait les plus grandes choses. « *C'est sans doute un dieu,* dit Végèce, *qui leur inspira la légion.* » J'en ai eu la même opinion depuis longtemps, et c'est ce qui m'a rendu plus sensible aux défauts de nos usages.

Comme ce que j'écris n'est qu'un pur jeu pour dissiper mes ennuis, je veux donner carrière à mon imagination.

Je formerai donc mes corps d'infanterie en légions composées de quatre régiments chacune; et chaque régiment de quatre centuries d'infanterie, d'une demi-centurie d'« armés à la légère » et d'une demi-centurie de cavalerie.

(J'appellerai ces centuries bataillons, quand elles seront formées en corps séparés; et celles de la cavalerie escadrons, pour me conformer à notre usage, ce qui rapprochera les idées.)

Chaque centurie, tant de l'infanterie que de la cavalerie, sera composée de dix compagnies, et chaque compagnie de quinze soldats.

Il faut concilier, dans une monarchie, le bon état des troupes avec l'économie : pour cela, il convient de former ses troupes sur trois pieds, que nous nommerons pied de paix, pied de guerre et grand pied de guerre.

Lorsque l'Etat est dans une paix profonde, les compagnies doivent être composées d'un sergent, d'un caporal et

de cinq vétérans. Lorsque l'on veut être armé, elles doivent l'être d'un sergent, d'un caporal et de dix hommes, ce qui fait cinq hommes d'augmentation. Lorsque la guerre est déclarée, ou que l'on veut la déclarer, elles doivent être d'un sergent, d'un caporal, de quinze hommes; ce qui fait une augmentation de seize cents par légion, sans que l'on soit obligé de faire des sergents, caporaux, officiers, ce qui est toujours le plus difficile à former; de plus, parmi les cinq vétérans, il vous reste toujours un fonds pour remplacer ceux-ci. Je ne suis point du tout pour les nouveaux régiments : quelquefois ils ne valent rien au bout de dix années de guerre, et c'est de l'argent jeté à la rivière.

Quant à la cavalerie, il n'y faut jamais toucher; les vieux cavaliers et les vieux chevaux sont les bons, et tout ce qui est recrues n'y vaut absolument rien. C'est une charge, c'est une dépense, mais elle est indispensable.

Quant à l'infanterie, pourvu qu'il y ait de vieilles têtes, l'on fait des queues tant que l'on veut; elle est en plus grand nombre et le renvoi de cette quantité d'hommes, à une paix, fait un bien sensible à un Etat, sans que les forces militaires en soient de beaucoup diminuées.

Je vais mettre les troupes, selon mon système, sur le grand pied de guerre, parce que j'ai à parler de la guerre.

Les centuries d'infanterie seront composées de 184 hommes; chaque compagnie de 17.

Les deux demi-centuries d' « armés à la légère » et de cavalerie, ne doivent être que de dix par compagnie, y compris les sergents et caporaux, parce qu'elles se recrutent du régiment.

Quant aux autres, qui sont les pesamment armés, ce qui fait le fonds de l'infanterie, la diminution n'y fait rien; car les divisions restent toujours les mêmes, quand même on serait réduit au pied de paix, c'est-à-dire à cinq soldats,

ce qui fait un grand avantage, et le fondement solide de toute votre infanterie; parce que, en temps de paix, après des pertes et des réformes, votre manœuvre reste toujours la même et est permanente, ce qui est d'une conséquence infinie, car il n'est pas croyable combien les changements nuisent. J'ai vu, après de longues paix, les troupes d'un même maître se ressembler si peu, pour la manœuvre et la disposition intrinsèque des corps, que l'on aurait dit que c'étaient des troupes de plusieurs nations rassemblées.

Il faut donc établir un principe, et ne s'en jamais écarter. Il faut que personne ne l'ignore, ce principe, parce qu'il est la base de tout le genre militaire; et vous ne sauriez l'assurer, si vous ne conservez toujours le même nombre d'officiers, sergents et caporaux, parce que, sans cela, vos manœuvres varieront toujours.

Il faut que les centuries pesamment armées aient chacune une arme que j'appelle *amusette*. Ces amusettes sont de mon invention; elles portent au delà de quatre mille pas avec une violence extrême. Les pièces de campagne que les Allemands et les Suédois mènent avec les bataillons portent à peine au quart.

Cette arme est fort juste; deux hommes la mènent partout; elle tire des boulets de plomb d'une demi-livre, et porte avec elle cent coups à tirer. Quand on passe dans des sentiers, dans des montagnes, on recule les barres, et deux soldats la portent très aisément. Cette arme peut servir dans mille occasions à la guerre.

Le canon et les chariots doivent être attelés de bœufs : ils doivent être chargés de tous les outils nécessaires à construire des forts, de différents cordages, de moufles, de poulies, de cabestans, de scies, de haches, de pelles et de pioches, enfin de tous les ustensiles, outils et instruments nécessaires. Les outils doivent être marqués du

numéro de la légion, pour que, dans les armées, ils ne puissent se confondre.

Ces corps ainsi disposés, je voudrais qu'on attachât un chiffre de cuivre sur l'épaule droite des soldats, et un sur l'épaule gauche, où seraient, sur l'un le numéro de la légion, sur l'autre celui du régiment dont il est, afin qu'on pût aisément le distinguer.

Je voudrais que tous les soldats fussent marqués à la main droite des mêmes chiffres, avec une composition comme s'en servent les Indiens, ce qui ne s'efface jamais et empêcherait la désertion. Cela serait aisé à introduire et tire à de grandes conséquences. Pour l'établir, le souverain n'aurait qu'à assembler les colonels, leur dire qu'il est important que cela soit pour maintenir le bon ordre et empêcher la désertion; qu'ils lui feront plaisir, pour donner l'exemple, de se faire marquer; que cela ne peut être qu'une marque d'honneur, par la preuve que cela fait du corps dans lequel on aura servi. Aucun ne le refusera : tous les officiers imiteront leur exemple, pour complaire à la volonté de leur souverain, et parce qu'ils en sentiront la conséquence. De là aucun soldat ne le refusera. On peut même leur en faire une fête. Les Romains en usaient ainsi, mais ils marquaient avec un fer rouge.

Je voudrais que l'on tirât, pour les centuries de la cavalerie, les cavaliers des régiments dont serait cette centurie : cela serait au choix du centurion de la cavalerie; mais il prendrait de préférence les vieux soldats. Cette cavalerie ainsi tirée n'abandonnerait sûrement pas son infanterie, et lui donnerait de la confiance dans une affaire, lui serait d'une merveilleuse ressource, soit dans la poursuite, soit pour la couvrir dans la retraite : mais j'en parlerai ailleurs.

Les « armés à la légère » seraient choisis de même dans les régiments; et le centurion des « armés à la légère »

choisirait tout ce qu'il y a de plus ingambe, de plus jeune et de plus leste. Ces « armés à la légère » n'auraient pour toutes armes qu'un fusil de chasse très léger avec une baïonnette à manche. Ces fusils auraient, au fond, un dé ou secret, pour qu'ils ne fussent pas dans la nécessité de bourrer leur charge ; tout leur accoutrement serait très léger. Leurs officiers seraient choisis de même, sans règle d'ancienneté, parmi les officiers. On les exercerait souvent ; on les ferait sauter, courir, et surtout tirer de trois cents pas au blanc. A tous ces différents exercices, l'on mettrait des prix, pour donner de l'émulation. Une troupe, ainsi composée, et bien en haleine, suivra partout de la cavalerie, et je m'assure qu'on en tirerait de grands services.

Je ne suis point pour les grenadiers : c'est l'élite de vos troupes ; et, si la guerre est vive, cela les énerve de telle manière que l'on ne sait plus d'où prendre des sergents et des caporaux, qui font cependant l'âme de l'infanterie. Je substitue à ces grenadiers les vétérans, qui doivent avoir une plus haute paye que les simples soldats et les « armés à la légère ». Pour tout ce qui s'appelle affaire de vivacité ou de légèreté, l'on prendrait des « armés à la légère », et l'on ne donnerait des vétérans que pour les coups de collier sérieux : et je pense qu'il en résulterait un grand bien pour le pied des troupes. On prendrait toujours un lieutenant au choix du colonel, pour le faire capitaine des « armés à la légère », et l'on marcherait par ancienneté aux vétérans, ce qui serait regardé comme le poste d'honneur. Quelque chose que l'on fasse, on ne peut, dans les régiments, sans faire un déplaisir extrême aux officiers, les empêcher de marcher aux grenadiers selon l'ancienneté, et cela vous consomme toujours ce que vous avez de mieux. J'ai vu des sièges où l'on a été obligé de renouveler plusieurs fois les compagnies de grenadiers. Cela est d'abord dit : on veut des grenadiers partout ; s'il y a quatre chats à

fesser, ce sont les grenadiers que l'on demande, et la plupart du temps on les fait tuer mal à propos.

Je voudrais que les pesamment armés eussent de bons fusils de cinq pieds de longueur avec de gros tonnerres. Ces fusils tirent à plus de douze cents pas.

On ne doit pas craindre de trop charger l'infanterie par les armes, cela la rend plus solide : les armes des soldats romains pesaient au delà de soixante livres, et l'on punissait de mort ceux qui les avaient abandonnées dans le combat : cela ôtait à cette infanterie toute envie de fuir, et c'était un principe de l'art militaire chez eux.

A ces fusils je voudrais ajouter une baïonnette à manche, qui eût deux pieds et demi de long, et qui leur servirait d'épée, des boucliers ou targes de forme ovale. Ces boucliers ont une infinité d'avantages : on s'en sert pour couvrir les armes, quand elles sont posées à terre : on en fait un parapet dans un instant, quand il faut combattre de pied ferme, en les passant de mains en mains sur le front. Il faut que ces boucliers soient de cuir préparé dans le vinaigre : alors les deux résistent au coup de fusil; mais c'est un secret. M. de Montecuculli dit qu'il en faut dans l'infanterie, et je suis bien de son avis.

Les baïonnettes à manche valent mieux que les autres, parce qu'elles se fourrent dans le canon et que, par là, on devient maître du fêu, à quoi l'on ne saurait faire trop d'attention, car il ne faut pas vouloir deux choses à la fois; je veux dire : charger et combattre de pied ferme. Dans l'un de ces cas, il faut tirer, et dans l'autre, point du tout. Et cela n'est pas si facile à empêcher.

En voici un exemple :

Le roi de Suède, Charles XII, voulait introduire dans son infanterie la méthode de charger à l'arme blanche. Il en avait parlé plusieurs fois et l'on savait dans l'armée que c'était son système. Enfin, dans une bataille contre les Mos-

covites, au moment que l'affaire allait commencer, il s'en fut à son régiment d'infanterie, lui fit une belle harangue, mit pied à terre devant les drapeaux, et mena lui-même son régiment à la charge. Lorsqu'il vint à trente pas de l'ennemi, tout son régiment tira malgré ses ordres et sa présence : d'ailleurs il fit parfaitement bien, et enfonça les Moscovites. Le roi en fut si piqué, qu'il ne fit que passer au travers des rangs, monta sur son cheval qui était derrière les drapeaux, et fut ailleurs sans dire un seul mot.

Mais je reviens à la formation des bataillons.

Je les mets à quatre de hauteur, les deux premiers rangs avec des fusils, les deux autres avec des demi-piques ou pilons, et leurs fusils passés en écharpe. Ces pilons sont une arme qui a treize pieds de long, sans le fer ; le manche doit être creux, de bois de sapin, et enveloppé d'un parchemin avec un vernis par dessus : cela est très fort et très léger, et ne fouette pas comme les piques, dont on ne saurait se passer dans l'infanterie. J'en ai toujours ouï parler ainsi à tous les gens habiles : et les mêmes raisons, c'est-à-dire la négligence et la commodité, qui ont fait quitter les bonnes choses dans le métier de la guerre, ont aussi fait abandonner celle-ci. On a trouvé qu'en Italie, dans quelques affaires, elles n'avaient pas servi, parce que le pays est fort coupé : dès là on les a quittées partout, et l'on n'a songé qu'à augmenter la quantité des armes à feu, et à tirer.

Quoique je dise qu'il ne faille point tirer, il y a cependant des cas où il le faut, et il est bon de le savoir : comme dans des haies, dans des pays coupés, et contre de la cavalerie ; mais cette méthode doit être simple et naturelle. Celle que nous avons ne vaut rien, parce qu'il est impossible que le soldat ajuste son coup, s'il est distrait par l'attention qu'il est obligé de faire au commandement. Comment veut-on que tous ces soldats à qui l'on commande

de coucher en joue, mirent leur coup jusqu'à ce qu'on leur dise de faire feu ? Un rien les dérange; et il ne vaut plus rien, dès qu'on a perdu l'instant. Que l'on ne croie pas que cela n'y fasse une grande différence; elle sera de plusieurs toises, car rien n'est si fin ni si aisé à déranger que l'effet de l'arme à feu : outre cela, les soldats se poussent, et, selon notre méthode, on les fait tenir dans une attitude gênante.

Toutes ces choses, et bien d'autres, ôtent entièrement au feu l'effet qu'il devrait produire... Mais cette matière demande un article particulier. Je reviens à la formation de mes bataillons.

En attaquant de l'infanterie, les troisième et quatrième rangs baisseront les piques; et, par ce moyen, ils déborderont encore de six à sept pieds le rang de devant. Je soutiens qu'un homme, qui est débordé de ces deux rangs de pointes, applique son coup de fusil avec bien plus de confiance que s'il n'avait rien devant lui. Outre cela, le troisième rang peut allonger des coups, et défendre le premier rang, ce qu'il fera bien mieux, étant à couvert par les deux prémiers rangs. Le second rang, qui est armé de fusils, peut tirer et défendre l'homme qui est devant lui dans le premier rang, sans que celui-ci soit obligé de se baisser; moyennant quoi on évite un grand inconvénient, qui est de mettre un genou en terre, mouvement dangereux, parce que ceux qui ont peur se plaisent dans cette situation, et qu'on ne les fait pas relever comme on veut, et surtout parce qu'il faut toujours arrêter pour faire ce mouvement. De la manière dont je le propose tous les hommes sont à couvert les uns par les autres avec une confiance réciproque : le front est hérissé de pointes qui en imposent à l'ennemi; l'aspect en est redoutable, et donne confiance à vos soldats, parce qu'ils en sentent la force.

Je ne suis point pour les chevaux de frise, avec lesquels

on ne peut aller à l'ennemi, et cette certitude le rend audacieux. C'est aussi le grand défaut des retranchements.

Quand il est question d'attaquer de l'infanterie, les « armés à la légère » doivent être dispersés sur le front, à cent, cent cinquante ou deux cents pas, si l'on veut, en avant. Ils doivent commencer à tirer sur l'ennemi de trois cents pas de distance, sans ordre ni commandement, et à leur volonté. Chaque capitaine des « armés à la légère » ne doit faire battre la retraite et ne s'ébranle pour se retirer que lorsque l'ennemi est à cinquante pas ; il doit revenir tout doucement sur son régiment en faisant feu de temps en temps, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur les bataillons qui doivent être en mouvement dans ce temps-là. Selon cette disposition, le capitaine des « armés à la légère » doit avoir disposé ses gens de manière qu'ils se placeront par dix dans les intervalles des bataillons. Les régiments, pendant ce temps-là, doivent avoir doublé les rangs, en faisant un mouvement en avant. Il doit y avoir, à trente pas derrière chaque régiment, deux troupes de cavalerie de trente maîtres chacune.

Le tout marchant en avant d'un pas léger, comme on le suppose, l'ennemi doit en être décontenancé. Que fera-t-il? Rompra-t-il son bataillon pour prendre ces centuries dans les flancs ? Il ne le peut, ni ne l'ose, parce que les intervalles ne sont que de dix pas et qu'ils sont occupés par les « armés à la légère » ; outre cela, les armes de longueur se croisent dans ces intervalles. Comment résistera-t-il donc à quatre de hauteur, après avoir été harcelé par les « armés à la légère », s'il rencontre des gens tout frais qui, sur le même front, se trouvent à huit de profondeur, et qui viennent rapidement sur lui, lui qui doit être embarrassé par un grand flottement, et qui a peine à se mouvoir? Il y a apparence qu'il sera battu, et dans le moment qu'il lâche pied, il est perdu sans ressource; car les « armés à la

légère » se mettant à ses trousses et les deux troupes de cavalerie baissant la main sur lui en doivent faire une furieuse destruction. Ces soixante-dix cavaliers, et ces soixante-dix « armés à la légère » doivent détruire un bataillon en un moment, et avant qu'il ait eu le temps de fuir cent pas. Les centuries doivent demeurer en ordre pour recueillir leur cavalerie et leurs « armés à la légère », et être prêtes à recommencer une nouvelle charge.

Je ne puis m'empêcher de me flatter et de croire que, de toutes les dispositions, c'est la meilleure et la plus belle pour un jour de combat.

On me dira qu'on lâchera de la cavalerie sur mes « armés à la légère ». On ne l'oserait; mais tant mieux si cela arrive. Ne sont-ils pas à même de se retirer? Et cette cavalerie peut-elle subsister entre moi et l'ennemi? Tirera-t-il sur ces soixante-dix hommes éparpillés tout le long du front de mon régiment? Ce serait tirer sur une poignée de puces. Ah! ils feront la même chose, et auront aussi des « armés à la légère ». Voilà donc qui prouverait la bonté de mon système, si cela les incommode au point qu'ils soient obligés de m'imiter!...

Je dois, avant de finir cet article, faire un petit calcul sur le feu de mes « armés à la légère ».

Supposez qu'ils commencent à tirer de trois cents pas de distance, qui est celle à laquelle ils sont exercés, et qu'ils soient à cent cinquante de moi; ils pourront donc tirer l'espace de temps qu'il faut à l'ennemi pour faire ces trois cents pas, parce que je suppose m'ébranler aussitôt que mes « armés à la légère » commencent à se retirer. Je veux supposer que l'ennemi ne marche point en ligne avec d'autres bataillons, ce qui n'est point : un ou deux bataillons n'iront pas se détacher ainsi du reste de la ligne de leur infanterie. Mais supposons que cela puisse être. Il leur faudra toujours sept à huit minutes pour faire les trois

cents pas. Or, un « armé à la légère » peut tirer six coups par minute. Mais mettons qu'il n'en tire que quatre : cet « armé à la légère » aura tiré cinquante coups avant que les bataillons ennemis aient fait les trois cents pas. Dès là, il est clair que les bataillons ennemis auront essuyé chacun pour le moins quatre à cinq cents coups avant qu'ils soient à même de m'attaquer : et par qui ? par des gens qui passent leur vie à tirer d'une plus grande distance au but, qui ne sont point serrés, tirent à l'aise, sont adroits et ingambes et qui ne sont point contraints, soit par le commandement, soit par l'attitude gênante où on les fait tenir quand ils sont dans les rangs où ils se poussent et s'empêchent de voir et d'ajuster leur coup : je tiens qu'un coup tiré par ces « armés à la légère » en vaut bien dix tirés par d'autres. Si l'ennemi marche en ligne, il essuiera plus de dix mille coups de fusil par bataillon, avant que mes bataillons l'abordent.

A cela se joint le feu des armes que j'ai nommées *amusettes*. J'ai déjà dit qu'il ne fallait que deux soldats pour en mener une et la servir.

Ces amusettes doivent se porter en avant avec les « armés à la légère » un jour de combat. Comme elles tirent au delà de trois mille pas, elles doivent causer un furieux dommage à l'ennemi, lorsqu'il se forme, au sortir d'un bois, d'un défilé ou d'un village. Quand même il n'y aurait pas de ces obstacles, il faut qu'il marche en colonne, et qu'il se mette ensuite en bataille, ce qui prend quelquefois plusieurs heures. Or ces amusettes peuvent tirer au delà de deux cents coups par heure. J'en compte une par centurie : on peut y joindre celles de la seconde ligne; on peut les rassembler toutes sur une hauteur : l'effet qu'elles produisent doit être considérable, parce que cela est infiniment plus juste que le canon et tire plus loin. Comme il y en a quatre par régiment, il y en aurait seize par lé-

gion. Ces seize machines, rassemblées un jour de combat, vont faire taire dans un moment une batterie des ennemis qui incommoderait la cavalerie voisine ou l'infanterie elle-même.

A l'égard de mes piques, si quelqu'un trouve que, dans les pays de chicane ou de montagnes, elles sont inutiles, je lui dirai qu'en ce cas-là on en est quitte pour les poser à terre pendant une heure ou deux : mes soldats ayant des fusils en écharpe pourront alors s'en servir. On me dira encore que cela est incommode à porter; mais je ne ferai aucun cas de cette objection, Le soldat n'est-il pas obligé de porter des bâtons de tentes? Il n'y a qu'à faire faire des tentes avec les piques; aussi bien sont-ce les meilleures : les pilons serviront de bâtons, en y attachant un cordon dans le milieu. Qu'importe que le bout passe la tente? Cela fera un très bel effet, et même un ornement dans un camp. Ces piques armées de leur fer ne pèsent pas quatre livres, et ne fouettent pas comme les autres, parce qu'elles sont creuses en dedans ; les piques ordinaires pèsent environ dix-sept livres et sont très incommodes à manier.

Je soutiens qu'on peut tirer de grands services d'un tel corps, supposé que le général légionnaire soit entendu et sache ce qu'il doit savoir. Si le général de l'armée a besoin d'occuper un poste, de barrer l'ennemi dans un de ses projets, et dans cent cas différents qui se trouvent à la guerre, il n'a qu'à ordonner à une telle légion de marcher : comme elle a tout ce qu'il lui faut pour se fortifier, elle peut en douze heures de temps se mettre hors d'insulte, et, si on lui donne quatre jours, elle doit être en état de soutenir un siège et d'arrêter une armée ennemie.

Cette disposition de l'infanterie me paraît d'autant plus convenable qu'elle est juste dans toutes ses parties : et la réputation de la première, seconde ou troisième légion

fait impression sur les autres, et même chez l'ennemi. Un corps pareil fait cause commune de sa réputation, et sera toujours ému du désir d'égaler ou de surpasser celle d'un autre qui aura bonne réputation. Les actions des corps qui se distinguent par nombre s'oublient bien moins que celles des corps qui portent le nom de leurs officiers, parce que ceux-ci changent, et que leurs actions s'oublient avec eux. Outre cela, il est dans le cœur de l'homme de se moins intéresser aux choses qui regardent son semblable, qu'à celles qui lui sont personnelles. La réputation d'un corps devient personnelle, dès que l'on se fait un honneur d'y être. Or cet honneur est bien plus aisé à faire naître dans un corps qui porte son nom avec lui, que dans un qui porte celui de son semblable, je veux dire de son colonel, qu'en général on n'aime pas.

Bien des gens ne savent pas pourquoi tous les régiments qui portent les noms des provinces en France ont toujours si bien fait; ils disent pour toute raison : « C'est l'esprit du corps. » Ce n'en est pas une : je viens de la dire. Voilà comme les choses qui sont le plus de conséquence roulent sur un point imperceptible. D'ailleurs ces légions sont une espèce de patrie militaire, où les préjugés des différentes nations se trouvent confondus, ce qui est un grand point pour un monarque, pour un conquérant; car partout où il trouve des hommes, il trouve des soldats.

Ceux qui croient que les légions romaines étaient composées de Romains de Rome se trompent fort : elles l'étaient de toutes les nations du monde ; mais leur pied, leur discipline et leur méthode de combattre étaient meilleurs que ceux de toutes les autres nations; et c'est pourquoi ils les ont toutes vaincues : ce n'est que lorsque cette discipline a dégénéré chez les Romains, qu'ils ont été vaincus à leur tour.

DE LA CAVALERIE EN GÉNÉRAL

Il faut que la cavalerie soit leste, qu'elle soit montée sur des chevaux que l'on ait rendus propres à endurer la fatigue; qu'elle ait peu d'équipages, et surtout qu'elle ne fasse pas son point capital d'avoir des chevaux gras. S'il se pouvait qu'elle vît tous les jours l'ennemi, cela n'en serait que mieux, car cela la mettrait bientôt en état d'entreprendre les plus grandes choses. Il est certain que l'on ne connaît pas la force de la cavalerie, ni les avantages que que l'on en peut retirer. D'où vient cela? De l'amour que l'on a pour les chevaux gras.

J'ai eu un régiment de cavalerie allemande en Pologne, avec lequel j'ai fait en dix-huit mois plus de quinze cents lieues, en marches ou en courses, et je proteste que ce régiment était mieux en état de servir au bout de ce temps-là qu'un autre qui aurait eu des chevaux gras. Mais, pour cela, il faut les faire peu à peu au mal et les endurcir à la fatigue par des courses et des exercices violents, ce qui les conserve plus sains et les fait durer bien davantage. Quand ils y sont faits, vous pouvez compter avoir de la cavalerie, et vous n'en aviez point auparavant. De plus, cela rompt et style vos cavaliers, leur donne un air de guerre qui sied si bien. Mais il faut les faire galoper, courir à toutes jambes en escadrons et les mettre peu à peu en haleine et non pas manœuvrer tous les trois ans une fois avec une lenteur extrême, de peur que ces pauvres bêtes ne suent. Je soutiens que, lorsqu'un cheval n'a pas été tourmenté et endurci au mal, il est sujet à beaucoup plus d'accidents et ne saurait jamais être de service.

La cavalerie doit être distinguée en deux espèces, savoir :

la cavalerie et les dragons. Je ne fais aucun cas des autres. La cavalerie légère et les dragons bien stylés valent toujours mieux que les hussards. De la première, qui est la véritable cavalerie, il en faut peu, parce qu'elle est coûteuse, et il y faut faire une attention particulière. Quarante escadrons suffisent dans une armée de trente, quarante et cinquante mille hommes. Ses mouvements doivent être simples et solides; l'on ne doit jamais lui rien apprendre qui vise à la légèreté : le principal point est de lui apprendre à combattre ensemble et à ne jamais se débander. Elle ne doit faire autre service dans une armée que celui des grand'gardes : jamais d'escortes, jamais de détachements éloignés, ni de courses. On doit la regarder comme la grosse artillerie qui ne marche qu'avec l'armée : aussi ne doit-elle servir que dans les combats et dans les batailles.

Elle doit être montée sur des chevaux forts et épais : les chevaux allemands sont les meilleurs; ils ne doivent jamais être au-dessous de cinq pieds deux pouces.

Ces cavaliers doivent être armés de toutes pièces, et le premier rang doit avoir des lances à la polonaise pendues par une courroie mince au pommeau de la selle.

Ils doivent avoir une bonne épée raide, à trois quarts, longue de quatre pieds; une carabine; point de pistolets, parce qu'ils ne servent qu'à faire du poids; des étriers en chapelets; point de selle; un arçon avec deux bâtines rembourrées de paille et une peau de mouton noire par-dessus, qui sert de housse et de couverture et qui croise sur le poitrail.

Pour cette cavalerie, il faut des hommes choisis, de cinq pieds six à sept pouces, minces, élancés, et point ventrus.

Quant aux dragons, dont il faut au moins le double, les régiments doivent être composés de même pour le nombre et la formation; mais ils doivent avoir des chevaux qui ne

soient pas au-dessus de quatre pieds huit pouces, ni au-dessous de quatre pieds six.

L'exercice de ces dragons doit être rempli de célérité.

Ils doivent savoir celui de l'infanterie dans la perfection. Leurs armes doivent être le fusil et l'épée. Leurs lances doivent leur servir de piques, quand ils sont pied à terre. Leurs selles et harnais doivent être comme ceux de la cavalerie. Les hommes doivent être petits, de la taille de cinq pieds à cinq pieds un pouce, pas au-dessus de deux. Ils doivent avoir une clef à l'arçon de la bâtine, avec un trou dans la crosse du fusil pour l'y passer. Ils doivent se former par escadron à trois de hauteur, de même que la cavalerie et doivent toujours marcher de même.

Quand le cas le requiert, le troisième rang doit savoir voltiger, escarmoucher, et toujours se rallier à l'escadron par les intervalles; mais les deux autres doivent être inébranlables et aussi solides que la cavalerie. Ces deux rangs doivent avoir leurs fusils passés en écharpe. Ce sont ces dragons qui doivent faire tout le service de l'armée, couvrir les quartiers, faire les escortes, aller à la guerre et voir tous les jours l'ennemi s'il se peut.

Voilà, en général, ce qui concerne la cavalerie. Il est maintenant à propos d'entrer dans un plus grand détail.

Nous commencerons par l'armement.

DES ARMURES DE LA CAVALERIE

Je ne sais pourquoi l'on a quitté les armures, car rien n'est si beau ni si avantageux. On dira que c'est l'usage de la poudre qui les a abolies. Ce n'est point cela; car, du temps de Henri IV et depuis, jusqu'en l'année 1667, on en a porté; et la poudre était déjà en usage longtemps auparavant. Mais vous verrez que c'est la chère commodité qui les a fait quitter.

Il est certain qu'un escadron tout nu, comme nous sommes, n'aurait pas beau jeu contre des gens armés de toutes pièces (je suppose que le nombre soit égal), car où prendre ces hommes pour les percer? Il n'y a donc point d'autre ressource que de tirer. C'est un avantage très grand de mettre la cavalerie ennemie dans la nécessité de tirer.

Cette idée mérite d'être examinée.

J'ai fait faire une armure entière en tôle mince : toute cette armure n'était pas chère, et ne pesait pas plus de trente à trente-cinq livres : les bottines en étaient, et elles avaient très bonne grâce. Je les essayai, elles étaient à l'épreuve de l'épée. Je ne puis avancer qu'elles fussent à l'épreuve du coup de feu, surtout de celui que l'on nomme *le coup de la baraque;* mais je puis assurer que tous les coups mal chargés, tous ceux qui sont éventés ou ébranlés par le mouvement du cheval ne percent point, non plus que tous ceux qui viennent de biais.

Mais laissons là le feu : celui de la cavalerie n'est pas fort redoutable; et j'ai toujours ouï dire que tous ceux qui s'avisaient de tirer étaient battus. Si cela est vrai, il faut donc tâcher de les obliger à tirer. On ne le peut plus aisément qu'en donnant des armures légères, comme celles que je propose, parce que, ces hommes se trouvant invulnérables à l'épée, il faudra que l'ennemi prenne le parti de tirer. Qu'arrivera-t-il, s'il tire? Dès que la cavalerie ainsi armée aura essuyé ce feu, elle se jettera à corps perdu dessus l'ennemi, parce qu'elle n'a plus rien à craindre, et qu'elle désire se venger du péril qu'elle a couru. Que feront ces hommes, pour ainsi dire tout nus, contre d'autres qui seront invulnérables? Car, pourvu qu'un homme se remue, je défie qu'on le tue. S'il y avait seulement deux régiments comme cela dans une armée, et qu'ils eussent secoué quelques escadrons ennemis, la frayeur et la terreur s'y mettraient bientôt, parce que tout leur paraîtrait cuirasse.

J'ai dit que cette armure faisait un bel effet. Je dirai plus : elle est d'une grande épargne : l'on y gagne l'habit et les bottes, et il ne faut qu'un petit buffle au cavalier, des culottes et un manteau; point de chapeau. Les casques sont un si bel ornement qu'il n'y en a point qui lui soit comparable. Ce casque, cette armure durent autant que la vie d'un homme. Ainsi il ne faut à ce cavalier qu'un manteau tous les quatre ans, un buffle de médiocre grandeur tous les six ans, et des culottes : voilà tout. Cet habillement est donc beaucoup moins coûteux, beaucoup plus parant, et met votre cavalerie en état de ne pas craindre celle de l'ennemi : au contraire, elle lui fait naître le désir de la joindre au plus vite, et de se mêler avec elle, parce qu'elle sentira que c'est son avantage. C'en serait aussi un pour le prince qui introduirait cette méthode : et je ne serais point du tout étonné de voir à la suite du temps dix à douze cavaliers attaquer un escadron entier et le défaire, parce que l'audace augmenterait d'un côté et la terreur aurait gagné de l'autre.

A cela, l'on me dira : « Mais l'ennemi fera la même chose. » C'est encore une preuve que ce que je propose est bon, puisque l'ennemi n'y trouve point d'autre remède que de faire de même. Mais ce ne sera pas la campagne d'après : ils se laisseront étriller pendant dix ans, et peut-être pendant cent, avant que de s'en aviser, tant l'on revient difficilement des usages chez toutes les nations, soit amour-propre, soit paresse, soit stupidité. Les bonnes choses ne percent qu'après des temps infinis; quoique quelquefois tout le monde soit convaincu de leur utilité, malgré tout cela, on les abandonne bien souvent pour suivre l'usage et la routine; et l'on vous dit froidement, pour toute raison : « Ceci n'est plus d'usage. »

Pour être convaincu de ce que je dis là, il n'y a qu'à voir le nombre d'années que les Gaulois ont été battus par les

Romains, sans que jamais ils se soient avisés de changer leur discipline ni leur façon de combattre. Les Turcs sont aujourd'hui dans le même cas : ce n'est ni la valeur, ni le nombre, ni les richesses qui leur manquent ; c'est l'ordre, la discipline et la manière de combattre.

A la bataille de Péterwaradin, ils étaient au delà de cent mille hommes ; nous n'étions que quarante mille, et ils furent battus. A Belgrade, ils étaient au delà de deux cent mille hommes ; nous n'étions pas trente mille combattants, et ils furent défaits : et ils le seront toujours, tant qu'on s'y prendra tant soit peu bien. Cela devrait bien persuader qu'il ne faut jamais se prévenir sur rien.

On me dira encore que les blessures des coups de feu qui perceront ces armures seront plus dangereuses. Cela est faux : la balle perce cette tôle, mais elle n'emporte point la pièce : elle ne fait que la déchirer. Mais quand cela serait, que l'on mette dans une juste balance les avantages qui résultent de ces armures avec les inconvénients, et l'on trouvera que les premiers sont infiniment au-dessus : car, de quelle conséquence est-il qu'un petit nombre d'hommes meurent de leurs blessures, à cause de ces armures, pourvu que l'on gagne des batailles, et qu'on devienne infiniment supérieur à l'ennemi? Encore cela n'est-il pas : car, si l'on veut considérer combien de cavaliers périssent par l'épée, et combien sont dangereusement blessés par des coups perdus et mal chargés, accidents desquels ces armures garantissent, je dis que, si l'on veut mettre toutes ces choses en considération, l'on trouvera que les armures, telles que je les propose, conservent beaucoup plus d'hommes qu'elles n'en détruisent.

C'est la mollesse et le relâchement sur la discipline qui les ont fait quitter : il est ennuyeux de porter une cuirasse ou de traîner une pique pendant un demi-siècle, pour s'en servir un seul jour. Mais, dès qu'on se relâche

sur la discipline, dès que dans un Etat la commodité devient un objet, l'on peut prédire, sans être inspiré, qu'il est proche de sa ruine.

Les Romains avaient vaincu tous les peuples par leur discipline; à mesure qu'elle se corrompit, leurs succès devinrent moindres, et lorsque l'empereur Gratien permit aux légions de quitter leurs casques et leurs cuirasses parce que les soldats se plaignaient qu'elles étaient trop pesantes, tout fut perdu: les barbares, qu'ils avaient vaincus pendant tant de siècles, les vainquirent à leur tour.

DES ARMES ET DU HARNACHEMENT

Ces carabines (1) tirent infiniment plus loin que toutes les autres, et se chargent aisément, sans que l'on soit obligé de bourrer, ce qui devient d'une difficulté extrême dans la cavalerie. La charge ne s'ébranle ni ne s'évente jamais, et le coup en est violent et net. Outre cela, comme sont faites nos carabines, la baguette se perd, et la monture se casse et se brise, quand elle pend à la bandoulière, qui est cependant la façon dont il faut toujours les faire porter à la cavalerie, soit pour la marche, soit pour le combat. Sans cela, les cavaliers ne sont jamais prêts, et serrent mal leurs rangs. De la manière dont celles-ci sont faites, la crotte et la boue n'y font rien, parce que le canon pend à côté du cheval.

L'épée doit aussi se porter en écharpe, parce qu'elle incommode infiniment moins, et que cela a meilleure grâce. Il doit y avoir au ceinturon une poche, comme les cavaliers

(1) Une planche, que nous supprimons, représente une arme se chargeant par la culasse. La fermeture se fait par une vis dépendant d'une sorte de pontet, vis dont l'axe est perpendiculaire à l'axe du canon. (*Note de l'éditeur.*)

de l'empereur en portent, pour qu'ils puissent y mettre quelque chose, n'ayant d'ailleurs point de poches. Ces épées doivent être à trois quarts, pour les empêcher de sabrer, ce qui ne fait jamais un grand effet. Outre cela, si elles sont longues, elles n'y sauraient être propres, et, si elles sont courtes, elles ne valent rien à cheval : elles sont infiniment plus roides, quand elles sont à trois quarts et très légères. Elles doivent avoir quatre pieds de longueur; car il faut toujours avoir à cheval une épée longue, comme il en faut avoir une courte à pied. Je ne veux point de pistolets, parce qu'ils ne servent jamais, qu'ils coûtent beaucoup, et qu'ils sont incommodes et ne font qu'un poids inutile. Je veux un nombre de lances à la polonaise, dont le premier rang doit être pourvu. Ces lances débordent le premier rang de dix pieds, et les chevaux des escadrons ennemis ne tiennent pas à l'effroi que leur cause la flamme de taffetas qui est au bout, quand on baisse ces lances : outre cela, l'on ne pare point l'effet de leurs pointes. M. de Montecuculli dit, dans ses *Mémoires*, que la lance est la meilleure de toutes les armes dont on se sert dans la cavalerie et que l'on ne résiste point à son choc, mais qu'il faut que les lanciers soient armés de toutes pièces.

Ces lances ont quinze pieds de longueur et sont creuses. Elles pèsent environ six livres, et servent de bâtons de tentes et de piquets pour les chevaux (1). Ainsi on évite un grand embarras, qui sont ces piquets et ces bâtons de tentes, ce qui fait toujours un vilain effet, embarrasse fort et charge beaucoup les chevaux. L'on attache au bout infé-

(1) Il est d'une conséquence infinie pour la cavalerie que les chevaux soient à couvert et chaudement à l'automne, lorsque les nuits deviennent fraîches, ce qui est encore une des grandes raisons pourquoi la cavalerie se fond à vue d'œil et devient à rien dans ce temps-là.

rieur de ces lances un cuir de la largeur du doigt, pour les supporter : il est attaché au pommeau de la bâtine de manière que, lorsque l'on rencontre avec la pointe un homme ou un cheval, ce cuir rompt après que la lance a percé l'objet, et fait que le cavalier conduit sûrement son coup. Et lorsqu'il la porte la pointe haute, elle ne lui pèse point à la main; au contraire, il s'appuie dessus.

Voilà ce qui est quant à l'habillement et à l'armure du cavalier. L'équipage du cheval doit être composé de cette manière : point de bride avec un mors, une têtière avec deux branches droites, comme il y en a à nos brides, avec des bossettes. De la place où est le mors ordinairement, il passe un cuir sur le nez du cheval; la gourmette, venant à serrer, lorsque l'on tire les rênes, ramène parfaitement bien le cheval, et mieux qu'aucune bride : il n'y a point de cheval que l'on n'arrête avec cela, et que l'on ne manie bien; l'on ne saurait leur gâter la bouche ni leur échauffer les barres.

Il en résulte un autre avantage qui est très grand : c'est que les chevaux peuvent repaître sans que l'on soit obligé de débrider : dès que l'on lâche les rênes, ils peuvent ouvrir la bouche toute grande, et, lorsqu'on les tient dans la main, ils ne sauraient l'ouvrir, tirer la langue, et s'accoutumer à quantité de mauvaises habitudes qu'ils prennent avec la bride. D'ailleurs, cela les relève plus et fait fort bien. Cette invention est de Charles XII, roi de Suède.

Quant aux selles, je leur trouve de grands défauts. Si un cheval se vautre, il casse l'arçon, et voilà le cavalier à pied; s'il monte dessus, il l'estropie; si le cheval maigrit, l'arçon porte, le voilà encore estropié. La quantité de boucles, d'étrivières et de brimborions le blesse, coûte beaucoup, et tout cela fait du poids. D'ailleurs il faut toujours rembourrer ces selles et recourir aux selliers des villes, ce qui cause des embarras infinis.

J'ai inventé une façon de selle. J'établis un arçon fort et bien conditionné sur deux bâtines de toile, rembourrées de paille, au bout desquelles il y a une croupière. Je mets par dessus une peau de mouton noire, qui sert de housse et de couverture; elle croise sur le poitrail du cheval, et cela a fort bonne grâce. Je passe un simple surfaix sur les bâtines, sous cette couverture : cela ne blesse jamais, et l'on est fort bien assis dessus et fort près du cheval. J'ai des étriers en chapelets, comme au manège, que je passe sur le pommeau de l'arçon, et que les cavaliers ôtent dès qu'ils sont descendus. Ces bâtines avec les couvertures doivent toujours rester sur les chevaux aussi bien la nuit que le jour; on ne les ôte que pour panser les chevaux, ensuite on les remet. Ils peuvent fort bien se coucher avec, et, dès qu'il y a une alerte, on n'a qu'à brider et à monter à cheval. Aux pâtures, aux fourrages, les chevaux doivent toujours les garder, cela ne les incommode point. Les cavaliers, au besoin, les font eux-mêmes. Quand ils sont de grand'garde, et qu'il pleut, ils n'ont qu'à doubler la housse sur l'arçon, et toute la couverture ou housse se conserve à sec. Un pareil équipage ne coûte pas le tiers de ce que coûtent les nôtres; il est infiniment plus commode, ne pèse rien et n'estropie pas les chevaux.

Voilà ce qui concerne l'équipage du cheval pour la cavalerie en général, tant les dragons que les cavaliers.

Quant aux ustensiles, chaque cavalier doit être pourvu d'un grand sac qui doit avoir six pieds de tour sur six de hauteur. Ces sacs doivent avoir deux bretelles à deux pieds et demi du bout inférieur, pour y passer les bras. Les cavaliers les remplissent de fourrage, montent à cheval, se font donner par leurs camarades le sac sur la croupe du cheval et le placent sur les deux bâtines, le plus près du dos qu'ils peuvent. Ensuite ils passent les bras dans les bretelles et cela est ferme et solide; ainsi il ne sau-

rait tomber. S'il y a une alerte, ils jettent leurs sacs, se forment en escadrons : et ce ne sont plus des fourrageurs. ni des pâtureurs, mais des troupes qui combattent, car ils doivent toujours avoir la carabine et l'épée avec eux, et l'on n'attaque point cela sans s'engager dans un grand combat. Mais nous en parlerons ailleurs.

Pendant que les chevaux pâturent, les cavaliers avec une faucille ramassent, par-ci, par-là, des poignées de fourrages qu'ils mettent dans le sac. Il faut que le pays soit bien sec s'ils ne trouvent de quoi le remplir dans la matinée : les chevaux se remplissent le ventre pendant ce temps-là ; et ce qu'ils rapportent, sans les fatiguer ni les estropier, leur sert pendant trois jours. On choisit ensuite une autre pâture ; pendant ce temps-là, la première repousse : et, pour peu que l'on en ait quatre ou cinq à l'entour du camp, on subsiste longtemps, sans ruiner la cavalerie à la faire aller au fourrage, ce qui arrive toujours. Mais j'en parlerai ailleurs. J'en suis à présent à l'article des ustensiles de la cavalerie, et j'y reviens. Ces sacs ont encore une grande utilité : c'est qu'ils servent de paillasses aux cavaliers. Chaque cavalier doit avoir une faucille : les faux sont trop embarrassantes ; il faut plus de harts et de bouts de corde pour les tenir, et cela fait un très vilain effet.

Les cavaliers doivent avoir des outres de peau de bouc, comme il y en a dans tous les pays chauds, pour mettre leur boisson : point de pots ni de barils. Cette outre, leurs chemises, leurs bas, leurs bonnets, le licol, une corde, et ce qu'ils peuvent avoir de petite nécessité de cette espèce, tout cela se met dans le fond de ces sacs, ensuite le sac se roule et se met, avec le manteau, derrière le cavalier, sur les deux bâtines, et s'attache avec deux courroies qui passent au travers de ces bâtines. Cela ne blesse jamais, et ne fait pas des paquets ni un étalage monstrueux, comme notre cavalerie en porte.

Il faut avoir attention de faire de temps en temps la revue de leurs nippes et faire jeter les choses superflues. Je l'ai fait souvent : on ne saurait croire toutes les vilenies qu'ils emportent avec eux pendant des années entières; il faut que le pauvre cheval porte tout. Je ne crois pas exagérer en disant que j'aurais rempli vingt chariots de mauvaises drogues absolument inutiles que j'ai quelquefois fait jeter à un seul régiment.

DU PIED DE LA CAVALERIE

Les régiments de cavalerie doivent être ainsi que tous les autres régiments. Je voudrais donc que les régiments de cavalerie, comme ceux de dragons, fussent composés de quatre centuries, chacune de cent trente hommes, ce qui formerait quatre escadrons, et l'état-major, comme dans l'infanterie.

Il ne faut jamais diminuer ce pied de cavalerie, ni l'augmenter, parce qu'il faut dix ans pour former un cavalier, qu'il n'y a que les vieux chevaux de bons à la guerre, et que ce doit être un corps solide.

Pour les dragons, on peut les diminuer, les démonter à la paix, comme l'on veut. Pourvu qu'ils restent sur le pied de l'infanterie, ils seront toujours bons.

DE LA MANIÈRE DE MARCHER, DE CHARGER ET DE S'EXERCER

Quant à la manière de marcher, il faut avoir une attention extrême, lorsque l'on marche par deux, que les cavaliers et dragons ne doublent pas la file pour quelques mauvais pas qu'ils trouvent en chemin; car, s'il y en a un qui le fasse, ils le font tous, et cela fait que votre cavalerie, au

lieu d'arriver dans six heures au camp, n'y arrive que dans douze. Un seul mauvais pas qui se trouvera dans toute une marche vous fera ce retard, si les officiers n'y font une attention particulière : s'il s'en trouve plusieurs, toute votre colonne de cavalerie se mettra en désordre; dans des endroits, vous les trouverez arrêtés, et d'autres qui galoperont pour regagner ce qui est devant eux. Rien n'abîme tant la cavalerie que ce manque d'attention : il faut y être extrêmement sévère. Il vaut mieux, s'il se fait quelque trou dans la marche, arrêter tout net, et le raccommoder, que de passer outre, ou faire un chemin ailleurs.

Quand on passe dans l'eau, il faut avoir attention de ne point laisser boire les chevaux : un homme qui fait boire son cheval arrête toute l'armée. Dans cette occasion, il faut que tous les officiers y concourent; les réprimandes ni les exhortations ne sont pas là de saison; il faut que les châtiments marchent, et dans l'instant. Rien n'est de si grande conséquence pour la conservation de la cavalerie : car la complaisance que l'homme a pour son cheval fait que chacun s'arrête soit peu ou beaucoup; et quand ils ne se mettraient pas dans le chemin, il faut toujours qu'ils regagnent leur rang, et cela revient au même.

Que l'on ne croie pas que cela n'y fasse pas de différence. Vous arriverez à nuit close dans un camp où vous auriez pu arriver à midi. Si vous n'y faites attention et que cela se répète souvent, vous abîmez toute votre cavalerie dans peu de jours...

Quant à la manière de charger, l'on ne saurait assez imprimer à la cavalerie de rester ensemble et de ne jamais poursuivre à la débandade. Leur étendard doit leur être sacré : quelque événement que le combat produise, ils doivent toujours se rallier à lui et jamais ne se mêler avec l'ennemi, et, lorsque cela arrive, rejoindre cet étendard dans la mêlée, et toujours n'être occupé que de cela. Avec

ces principes, si vous pouvez parvenir à les bien persuader, vous ferez de la cavalerie invincible.

Quant à la charge en elle-même, l'on doit observer de partir au petit trot de la distance de cent pas et d'augmenter ce mouvement à mesure que l'on approche. L'on ne doit serrer la botte que de vingt pas, et cela doit se faire par un cri que l'officier qui commande jette en criant : *A moi !* Il faut y styler la cavalerie, et ce mouvement doit être comme un éclair : mais il faut bien les y exercer, pour leur rendre cette manœuvre familière. Il faut leur apprendre, pendant que l'on est dans les quartiers d'hiver, à galoper un train bien allongé, l'escadron tout formé, sans qu'il se rompe. On peut dire que tout escadron qui ne peut aller deux mille pas à toutes jambes, sans se rompre, n'est jamais propre à la guerre. C'est le point fondamental : quand ils sauront cela, ils seront bons, et le reste leur paraîtra facile. Voilà tout ce qu'ils doivent savoir faire.

Les dragons doivent savoir la même chose, et, en outre, escarmoucher. Leur troisième rang doit sortir en débandade, et rentrer et se former avec célérité ; ils doivent être exercés à tirer de cheval ; ils doivent tous avoir des fusils à secret, comme les « armés à la légère » de l'infanterie, et savoir tout l'exercice de l'infanterie.

Leurs chevaux doivent être tenus en haleine dans les quartiers d'hiver, ou, en temps de paix, par des exercices violents ou des courses ; et cela trois fois par semaine pour le moins.

La cavalerie doit aussi galoper et courir, pour rompre les chevaux de même que les hommes. Ce n'est que lorsqu'ils sont en campagne qu'il faut les ménager extrêmement, pour tenir les chevaux en chair, et les escadrons complets et forts.

Il y a une manière d'accoutumer les chevaux de la cavalerie au feu. Dans les garnisons, lorsque l'infanterie prend

les armes pour faire l'exercice, il faut toujours avancer dessus le feu au pas, et traiter fort froidement les chevaux, les accoutumer de proche en proche, et ne les point châtier, mais les caresser : ils s'y accoutumeront si bien que, au bout d'un mois, ils iraient mettre le nez sur le bout des fusils, sans s'étonner; alors ils sont bien. Mais il faut prendre garde de ne pas approcher de trop près; car, si une fois ils sont brûlés, vous ne les remettrez point; et cette épreuve doit se réserver pour un jour de combat.

DES PARTIS (OU DÉTACHEMENTS) DE CAVALERIE

Le pays où l'on fait la guerre doit décider de l'utilité et du succès de ces partis. Rarement les grands partis de cavalerie aboutissent à quelque chose de bon, à moins que ce ne soit pour faire quelque expédition prompte et vigoureuse, pour enlever un convoi, surprendre un poste, soutenir des partis que vous avez poussés en avant pour couvrir votre marche : alors ils sont d'une grande utilité. Car, supposé que l'ennemi ait dessein, avec quelques détachements considérables, d'attaquer votre arrière-garde ou vos équipages, lorsque vous voulez marcher par votre droite ou par votre gauche, il ne l'osera si vous avez poussé un gros parti la veille de votre marche du côté opposé; et cela, parce qu'il craindra de se mettre entre ce qu'il veut attaquer et ce détachement qu'il saura bien sûrement être sorti, sans savoir positivement quelle route il tient, ni dans quel lieu il se trouve.

Les troupes de ces détachements doivent toujours être de cinquante, et le détachement toujours fort. Il faut un homme habile et nourri dans la guerre pour le conduire; et c'est une des commissions des plus difficiles à exécuter, à moins que vous n'ayez un objet fixe : je veux dire à

aller occuper ou surprendre un poste, ou un convoi à enlever, car alors vous n'avez qu'à y marcher tout droit, et attaquer.

Si vous êtes bien servi en espions, vous pouvez aussi vous embusquer en rase campagne : l'on trouve quelquefois des fonds où l'on peut se loger sans être vu pour tomber sur le corps à l'improviste à des troupes qui passent devant vous; mais cela arrive rarement. En tout, le métier de la cavalerie est un métier fin, où la connaissance du pays est absolument nécessaire, et où le coup d'œil et l'audace dans l'esprit font tout.

Quant aux petits partis qui sont les plus nécessaires, il en faut avoir tous les jours dehors; ils ne doivent pas être au-dessus de cinquante; ils doivent toujours fuir : ils ne doivent servir que pour avoir des nouvelles et pour faire quelques prisonniers.

Lorsque l'ennemi devient audacieux, et qu'il se met à faire de gros partis pour réprimer les vôtres, il faut l'observer plusieurs fois, voir sa conduite, et puis, un beau jour, lui dresser des embuscades et lui tomber sur le corps, toujours le double de ce qu'il est. Alors vous gagnez la supériorité en campagne, et il n'ose plus rien dire à vos petits partis; vous les avez toujours sur lui, et il ne peut faire un pas que vous n'en soyez informé : cela vous met en sûreté, cela le gêne et le fatigue extrêmement. Vos fourrages et vos pâtures se font avec plus de tranquillité, et il est toujours obligé de faire les siens avec de grandes précautions, parce qu'il n'est pas maître de la campagne, ce qui le fatigue extrêmement.

Voilà à quoi je veux que les dragons servent. Et, lorsqu'ils y seront stylés, ils vaudront infiniment mieux que les hussards, parce qu'avec la même légèreté ils ont plus de solidité; mais, pour cela, il faut qu'ils soient souvent dehors et qu'ils aient souvent affaire à l'ennemi. De gros

corps de cavalerie ne les joindront pas, et les hussards ne leur feront rien : car une troupe de cinquante dragons n'a rien à craindre d'une multitude de hussards : elle fait toujours chemin au trot; et le moindre défilé qu'elle trouve, les hussards n'oseraient plus les suivre.

Quand ces dragons, ainsi montés et ainsi exercés, connaîtront leurs forces, ils deviendront si audacieux qu'on les verra toujours auprès des grand'gardes de l'ennemi : les officiers se feront à cette guerre, et l'ennemi ne saurait y opposer que de la patience.

SUR LA GRANDE MANŒUVRE

Je suis persuadé que toute troupe qui n'est point soutenue est une troupe battue, et que les principes que nous a donnés M. de Montecuculli, dans ses *Mémoires*, sont certains. Il dit qu'il faut toujours soutenir l'infanterie avec de la cavalerie, et la cavalerie avec de l'infanterie. Nous n'en faisons cependant rien : nous mettons sur les ailes toute la cavalerie, qui n'est soutenue que par de l'infanterie. Et comment soutenue? De quatre ou cinq cents pas! Cette position seule intimide vos troupes, sans en savoir la raison, car tout homme qui ne voit rien derrière lui pour se retirer ou pour le secourir est à demi battu, et c'est ce qui fait que souvent la seconde ligne lâche le pied pendant que la première combat : j'ai vu cela plus d'une fois, et, je pense, bien d'autres que moi; mais personne n'en a peut-être cherché la raison, et c'est encore le cœur humain.

C'est pourquoi je mets de petites troupes de cavalerie à vingt-cinq ou trente pas derrière mon infanterie, et des bataillons carrés entre mes deux ailes de cavalerie, derrière lesquels ma cavalerie puisse se rallier et arrêter celle de l'ennemi.

Il est certain que la cavalerie de la seconde ligne ne s'enfuira pas tant qu'elle verra ces bataillons carrés devant elle, et sa contenance rassurera celle de la première ligne. Mes bataillons carrés se défendront bien, parce qu'ils ne peuvent faire autrement, et parce qu'ils espèrent un prompt secours de cette cavalerie, qui, à la faveur de leur feu, reparaîtra dans l'instant et voudra réparer en quelque façon la honte de sa défaite : outre cela, ces bataillons couvrent les flancs de toute votre infanterie, ce qui n'est pas une petite affaire.

Il y en a qui veulent mettre de petites troupes d'infanterie dans les intervalles de la cavalerie : cela ne vaut rien. La faiblesse dont est cet ordre intimide vos troupes d'infanterie, parce que ces pauvres misérables sentent qu'ils sont perdus si la cavalerie est battue, et la cavalerie qui s'est flattée de leur secours, dès qu'elle fait un mouvement un peu brusque (ce qui est de son essence), ne les voyant plus, est toute déconcertée ; outre cela, si votre aile de cavalerie est battue, l'ennemi vous prend tout à l'aise en flanc, et cela dans le moment : ce qui ne vous arrive pas quand vous avez, entre votre première et seconde ligne de cavalerie, de bons bataillons carrés, qui se font porter respect par la cavalerie ennemie. Cela fait une force, et non pas de petites troupes d'infanterie.

D'autres lardent l'infanterie avec des escadrons de cavalerie. Cela ne vaut rien du tout, parce que, lorsque l'infanterie ennemie vient vous attaquer, elle tire également sur ces escadrons comme sur l'infanterie ; il y a des chevaux de tués, la confusion s'y met, et bientôt ces troupes de cavalerie lâchent le pied. Il n'en faut pas davantage pour faire tourner la tête à l'infanterie et la faire fuir aussi.

Que feront ces escadrons ainsi placés ? S'abandonneront-ils sur l'infanterie ennemie ou resteront-ils comme des termes, combattant de pied ferme l'épée à la main contre

des gens qui viennent les attaquer avec la baïonnette et à grands coups de fusil dans le nez? Veut-on qu'ils s'abandonnent sur cette infanterie? S'ils sont repoussés, comme il y a grande apparence, ils se renverseront sur votre infanterie et la mettront en désordre. Car, de croire qu'ils retrouveront juste leurs intervalles, cela n'est pas vraisemblable.

DE LA COLONNE

Bien que j'estime infiniment M. le chevalier Follard, et que je fasse grand cas de ses ouvrages, je ne puis toutefois me ranger à son avis sur les colonnes. Cette idée m'avait d'abord séduit : elle est belle et paraît dangereuse pour l'ennemi; mais l'exécution m'en a fait revenir. Il faut que j'en fasse l'analyse, pour en faire voir les défauts.

Le chevalier se trompe fort de croire que cette colonne soit aisée à remuer; c'est le corps le plus lourd que je connaisse, surtout quand il est à vingt-quatre d'épaisseur. S'il arrive que, par la marche, le terrain ou le canon, les files se brouillent une fois, il n'y a tête d'homme qui puisse la mettre en ordre. Cette colonne devient alors une masse de soldats qui n'ont plus ni rangs ni ordre, et où tout est confondu...

J'ai souvent été surpris que l'on ne s'appliquât pas à attaquer l'ennemi dans les marches : car il est constant qu'une grande armée occupe toujours trois ou quatre fois plus de terrain dans la marche qu'il ne lui en faut pour se ranger, quoique l'on fasse marcher sur plusieurs colonnes. Si donc vous pouvez être averti de quel côté l'ennemi marche, que vous sachiez l'heure de son départ et que vous l'attaquiez dans sa marche, quand il serait à six lieues de vous, vous arriverez toujours à temps, car sa tête sera arri-

vée au camp qu'il veut occuper avant que son arrière-garde soit sortie de celui qu'il quitte. Il est impossible de rallier des troupes sur une pareille distance, et qu'il ne se fasse pas de grands vides et une confusion horrible. J'ai cependant souvent vu faire ce mouvement, sans que les ennemis aient songé à profiter de l'avantage que leur fournissait l'occasion; et j'ai cru qu'on les avait enchantés.

Il y aurait un beau chapitre à faire sur ce que je viens de dire : car combien de diverses situations ne produit pas une telle marche? en combien d'endroits ne peut-on pas l'attaquer sans rien risquer? combien de fois une armée qui marche n'est-elle pas séparée par des ravins, des ruisseaux et d'autres choses? combien de ces situations ne vous mettent-elles pas à couvert d'une partie de cette armée qui marche? combien de fois n'êtes-vous pas en état, quoique inférieur, d'en séparer une partie à votre choix et de tenir le reste en banne avec un petit nombre de troupes? Mais toutes ces choses sont aussi diverses que les situations qui les produisent : il ne s'agit que d'avoir de l'entendement, connaître le terrain et oser; car vous ne risquez rien, ces affaires-là n'étant jamais décisives pour vous; mais elles peuvent l'être pour l'ennemi, parce que ce sont les têtes de vos colonnes qui attaquent à mesure qu'il arrive, et qu'elles sont soutenues par d'autres troupes qui les suivent : cela fait disposition de soi-même; et vous donnez sur des corps qui ne sont point disposés pour se soutenir.

Mais je m'aperçois que je m'écarte des premiers principes de l'art, et il n'est pas encore temps de passer à des parties si élevées.

DES ARMES A FEU & DE LA MÉTHODE DE TIRER

Il ne faut point tirer contre de l'infanterie, en lieu où elle peut vous aborder, et où vous pouvez l'aborder. Mais

derrière des haies, lorsqu'un fossé, une rivière, un ravin, et des choses pareilles vous séparent de l'ennemi, alors il faut savoir tirer et faire un feu si terrible que rien ne puisse y résister.

Je m'y prends ainsi :

Je veux que tous mes soldats aient des fusils avec un dé à secret ; ils tirent plus loin, se chargent plus vite, le coup en est plus net et violent. Dans l'émotion que cause le combat, les soldats ne sont pas sujets à y mettre la cartouche sans l'ouvrir, ce qui rend beaucoup d'armes inutiles. Ils ne sauraient charger deux coups l'un sur l'autre, parce que la seconde balle n'y resterait pas. Ainsi les fusils ne sauraient crever, comme ils font souvent. Je veux donc que les fusils de mes soldats aient un gros calibre avec un dé au fond ; que les cartouches des soldats soient de carton, plus grandes que les calibres, pour qu'ils ne puissent pas, par distraction, les y faire entrer ; qu'elles soient fermées avec un parchemin collé dessus, afin que le soldat puisse aisément les décoiffer avec les dents : elles doivent contenir autant de poudre qu'il en faut pour le bassinet et pour la charge. Les balles dont le soldat est muni doivent être dans la giberne, et, lorsqu'il est question de tirer, il en prendra une poignée qu'il mettra dans la bouche, pour en laisser couler une dans le canon dès qu'il aura jeté la cartouche.

Les choses ainsi disposées, si j'ai à tirer d'un bord à l'autre d'une rivière pour déloger l'ennemi de quelques endroits, pour le chasser d'une haie, ou pour d'autres cas qui se trouvent à la guerre où il faut combattre de pied ferme, je mets de deux en deux files un officier ou un sergent, après quoi les officiers et sergents font avancer un pas de leur file, montrent au chef de file où il doit tirer et le laissent tirer à sa volonté, c'est-à-dire lorsqu'il trouve l'objet au bout de son fusil. Ensuite le soldat qui est derrière lui donne le sien, et les autres de la même file font

la même chose, en passant les fusils de main en main. Ce soldat ou ce chef de file tire donc quatre coups de suite : il y aurait bien du malheur s'il n'atteignait pas dans l'endroit au second ou troisième coup : car l'officier est auprès de lui, voit ce qu'il fait, lui indique l'endroit où il doit tirer, et l'exhorte à ne se point presser. Cet homme n'est point gêné, ni serré, ni pressé par le commandement ; personne ne le pousse ; il peut tirer tout à l'aise, et viser tant qu'il lui plaît ; et il tire quatre coups de suite.

Cette file ayant tiré, l'officier la fait reculer, et fait avancer la seconde à laquelle il fait faire la même chose ; puis il retourne à la première, qui a eu plus de temps qu'il ne lui en fallait pour charger. Cela peut se répéter ainsi plusieurs heures de suite.

Ce feu est le plus meurtrier de tous, et je ne pense pas qu'aucun autre puisse lui résister. Je ferai bientôt taire celui des pelotons et des rangs ; et, fussent-ils tous des Césars, je les défie d'y tenir un quart d'heure seulement : car, avec ces fusils à secret, l'on tire aisément six coups par minute. Mettons que l'on n'en tire que quatre, à cause du changement d'armes : un fusil aura tiré dans un quart d'heure soixante coups, et par conséquent les chefs de files d'un régiment de cinq cents soldats auront tiré 30.000 coups sans les « armés à la légère », et dans une heure 120.000 coups, ce qui ira, avec les « armés à la légère », aux environs de 140.000 coups de fusil, qui sont bien différemment ajustés que ceux du feu ordinaire.

DES DRAPEAUX OU ENSEIGNES

Le général de l'armée doit avoir une enseigne que l'on doit toujours porter devant lui comme une marque de sa dignité. D'ailleurs cela a son utilité : ceux qui le cherchent

savent d'abord le trouver, surtout dans les batailles, et les troupes qui le voient savent qu'elles sont vues de leur général. Monsieur de Montecuculli a eu la même idée. Le grand général de Pologne a le *pounchouc,* qui est une enseigne avec une aigrette, que l'on porte devant lui à l'armée, lorsque le roi n'y est pas; et, quand le roi y est, c'est devant Sa Majesté qu'on le porte.

Comme il n'y a rien de si utile que les drapeaux ou enseignes dans les combats, l'on y doit faire une attention particulière. Ils doivent, premièrement, tous être de couleurs différentes, pour que l'on puisse reconnaître, dans les combats, les corps, les régiments, et les centuries mêmes qui se distinguent. Les soldats de chaque centurie doivent se faire une religion de ne jamais abandonner leur enseigne; elle doit leur être sacrée; on doit la respecter; et l'on ne saurait y attacher assez de cérémonies pour la rendre respectable et précieuse. C'est un point essentiel, parce que, si vous pouvez parvenir une fois à rendre cet objet de conséquence aux troupes, vous pouvez aussi compter sur toutes sortes de bons succès; leur fermeté, leur valeur en seront les suites : et si, dans les affaires périlleuses, un homme déterminé la prend, il rendra toute la troupe aussi valeureuse que lui, parce qu'elle le suivra.

Si vous distinguez ces enseignes par les couleurs, les actions de chaque troupe se remarqueront, ce qui fera une émulation merveilleuse, parce que les officiers et soldats sauront qu'on les voit, et que leur contenance, leur maintien et leurs actions ne sauraient être ignorés du reste de l'armée. Par exemple, le premier enseigne d'un corps qui fuira sera vu, distingué et reconnu des généraux et de toutes les troupes. De même la première centurie qui aurait forcé un passage, franchi un retranchement, ou fondu avec plus d'impétuosité sur l'ennemi, sera reconnaissable, digne de louange, et louée de toute l'armée. Les soldats se com-

muniquent et se parlent, ainsi que les officiers; l'on s'entretient, dans l'armée et dans les garnisons, des événements de la campagne; l'on désire d'imiter les belles actions, parce qu'on les loue. Et ces bagatelles répandent un esprit d'émulation dans les troupes, qui gagne l'officier et le soldat, et rend avec le temps les troupes invincibles.

Je voudrais donc que les couleurs signifiassent des nombres. Le blanc signifierait la couleur I; le noir, II; le jaune, III; le vert, IV; le rouge, V; le bleu, VI; le café, VII; le cramoisi, VIII; le vert céladon, IX; le bleu céleste, X; le noir et blanc en losange, XI; vert et jaune en deux bandes, XII; jaune et bleu par le coin, XIII; le fond jaune avec la croix verte, XIV; le fond blanc avec une croix de saint André rouge, XV; trois bandes, jaune, verte et rouge, XVI.

Dans toutes les enseignes, il y aurait un quartier blanc auprès de la pointe, dans lequel serait en chiffres romains le numéro de la légion. Les dessins et les couleurs de ces différentes enseignes distingueraient chaque centurie dans chaque légion et les chiffres des légions.

DE L'ARTILLERIE ET DU CHARROI

Je voudrais que jamais une armée ne fût composée de plus de dix légions, de huit régiments de cavalerie et de seize de dragons, ce qui ferait ensemble 34.000 hommes de pied et 12.000 chevaux, en tout 46.000. Avec une pareille armée, l'on doit toujours en arrêter une de 100.000, si le général est habile, et qu'il sache prendre ses camps. Une plus grande armée ne fait qu'embarrasser: je ne dis pas que l'on ne puisse avoir des réserves, mais le corps d'armée qui agit ne doit pas être au-dessus.

Monsieur de Turenne a toujours acquis la supériorité avec ses armées infiniment inférieures à celles des enne-

mis, parce qu'il se remuait plus aisément, et qu'il savait prendre ses positions de manière à n'être pas attaqué, et en se tenant toujours près de l'ennemi.

On ne trouve pas quelquefois dans toute une province un terrain à mettre 100.000 hommes en bataille : ainsi l'ennemi est presque toujours dans la nécessité de se séparer : or, si cela est, je puis attaquer une de ses parties, et, si je la défais, je rends l'autre fort timide, et je gagnerai bientôt la supériorité. Enfin, je suis persuadé que ce que les grandes armées ont d'avantage en supériorité de nombre, elles le perdent en embarras, en diversités de manœuvres, qui ne sont pas faites par la même âme, en défaut de subsistances et en d'autres inconvénients qui en sont inséparables. Mais ce n'est pas le point dont il s'agit ici, et ce sont les proportions qui m'ont amené à cette digression.

Je voudrais que, pour une armée, il n'y eût que cinquante pièces de 16 : elles font autant d'effet que celles de 24 pour battre en brèche, et causent moins d'embarras à mener; douze mortiers et les munitions à proportion; des bateaux pour faire un pont, c'est-à-dire avec tous les agrès; douze ponts à charnières, qui se jettent sur les petites rivières de vingt et trente pieds de largeur (1), et toutes les autres machines et tous les ustensiles nécessaires.

A l'égard du reste du charroi et des vivres de l'armée, les chariots doivent être de bois sans aucune ferrure, tels que sont les chariots moscovites, et ceux de la Franche-Comté qu'on voit arriver à Paris : ils vont d'un bout du monde à l'autre, et ne gâtent aucun chemin. Un homme

(1) L'on peut passer des colonnes de cavalerie et d'infanterie dessus, et même du canon. Ils se jettent en sept minutes et se replient de même : il ne faut pas quatre bœufs pour les tirer. Cela est d'une grande utilité pour des passages de petites rivières ou pour des canaux, ou pour les communications des armées.

en conduit aisément quatre ; mais il faut les atteler de deux beufs chacun. Dix de nos charrettes gâtent plus un chemin que mille de ces voitures.

Si l'on songe aux inconvénients qui arrivent à cause de notre charroi, on concevra l'utilité et la conséquence d'employer celui-ci. Combien de fois les vivres manquent-ils totalement, parce que les voitures ne peuvent plus arriver? Combien de fois les équipages restent-ils derrière le train d'artillerie et tout le reste, ce qui vous met dans la nécessité de rester là tout court ? Qu'un chemin soit passablement bon, qu'il pleuve, que deux cents voitures y passent, il sera rompu à ne pouvoir plus s'en tirer : on le raccommode, cent autres voitures le mettront en pire état qu'il n'était : que l'on y mette des fascines, elles seront coupées en moins de rien par nos charrettes, à cause du grand poids qui ne porte que sur deux points.

En général, tout le charroi d'une armée doit être attelé de bœufs, tant à cause de l'égalité du pas que parce qu'il n'y a nulle perte là-dessus ; que l'on trouve des pâtures partout ; et que, lorsqu'il en manque, on en prend d'autres au dépôt des bœufs de l'armée. Avec cela, il ne faut pas beaucoup de harnais. Dès que vous arrivez ou que vous faites halte pour quelque temps, vos bœufs paissent et se nourrissent. C'est la même chose dans l'armée, et cela n'est de nul embarras.

Un homme mène quatre chariots attelés de deux bœufs chacun. Il faudrait douze ou quinze chevaux pour conduire ce que ces huit bœufs mèneront, et le fourrage qu'ils amènent au camp, ils ne le consomment pas comme les chevaux, parce qu'on les envoie à la pâture ; les valets coupent et chargent pendant ce temps-là, et le lendemain ils reviennent. Cela vient sans peine et sans embarras.

Si un de vos bœufs s'estropie, on le tue, on le mange, et on en achète un autre. Toutes ces raisons font que je leur

donne la préférence sur les chevaux pour le charroi. Mais ils doivent tous être marqués, pour que chacun reconnaisse les siens dans les pâtures.

DE LA DISCIPLINE MILITAIRE

Après la création des troupes, la discipline est la première chose qui se présente. Elle est l'âme de tout le genre militaire. Si elle n'est établie avec sagesse et exécutée avec une fermeté inébranlable, l'on ne saurait compter avoir de troupes : les régiments, les armées ne sont plus qu'une vile populace armée, plus dangereuse à l'Etat que les ennemis mêmes.

Il ne faut pas croire que la discipline, la subordination et cette obéissance servile avilissent le courage. L'on a toujours vu que, plus la discipline a été sévère, et plus on a exécuté de grandes choses avec les armées dans lesquelles elle était établie.

Bien des généraux croient avoir tout fait lorsqu'ils ont ordonné, et ils ordonnent beaucoup parce qu'ils trouvent beaucoup d'abus. C'est un principe faux : en s'y prenant de cette manière, ils ne remettront jamais la discipline dans des armées où elle s'est perdue ou affaiblie. Il faut ordonner très peu de choses, mais les suivre avec grande attention, et punir sans distinction de rang ni de naissance, et ne point avoir de considérations : sans cela vous vous faites haïr. On peut être exact, correct, et se faire aimer en se faisant craindre ; mais il faut accompagner la sévérité d'une grande douceur : il ne faut pas qu'elle ait l'air de la fausseté, mais de la bonté.

Il ne faut pas que les châtiments soient rudes. Plus ils seront doux, et plus promptement vous remédierez aux

abus, parce que tout le monde concourra à les faire cesser.

On a une méthode pernicieuse en France, qui est de toujours punir de mort. Un soldat qui est pris en maraude est pendu : cela fait que personne ne l'arrête, parce que chacun répugne à faire mourir un misérable pour avoir été chercher souvent de quoi vivre. Si on le remettait simplement au prévôt; qu'il y eût une chaîne, comme aux galères; qu'il fût condamné au pain et à l'eau pour un, deux ou trois mois; qu'on lui fît faire les ouvrages qui se trouvent toujours à faire dans une armée, et qu'on le renvoyât à son régiment la veille d'une affaire, ou lorsque le général le jugerait à propos, tout le monde concourrait à cette punition : les officiers des grand'gardes et des postes avancés les arrêteraient par centaines; et bientôt il n'y aurait plus de maraude, parce que tout le monde courant dessus y tiendrait la main.

A présent, il n'y a que les malheureux de pris. Le grand-prévôt et tout le monde, quand ils en voient, détournent la vue. Le général crie à cause des désordres qui se commettent : enfin le grand-prévôt en prend un, il est pendu; et les soldats disent qu'il n'y a que les malheureux qui perdent. Est-ce conserver la discipline ? Non. C'est faire mourir des hommes sans remédier au mal.

Ah ! l'on dira que les officiers en laisseront également passer aux postes. Il y a un remède à cet abus. Il n'y a qu'à faire interroger les soldats que le grand-prévôt aura pris dehors, leur faire déclarer à quels postes ils ont passé, et envoyer dans les prisons, pour le reste de la campagne, les officiers qui y commandent. Cela les rendra bientôt vigilants, attentifs et inexorables; mais, lorsqu'il s'agit de faire mourir un homme, il y a peu d'officiers qui ne risquent deux ou trois mois de prison.

Il y a des choses d'une grande conséquence pour la discipline, auxquelles on ne fait point d'attention, et que les

officiers tournent en ridicule; ils traitent même de pédants ceux qui les font exécuter.

Par exemple, ils tournent en ridicule, en France, l'usage introduit chez les Allemands de ne pas toucher aux chevaux morts. Il est cependant très prudent et très sage, s'il n'était pas outré. On a voulu empêcher par là, dans les armées, les soldats de se jeter sur la charogne et d'en manger, ce qui, outre la malpropreté, est très malsain. Cela ne les empêche pas, dans des sièges, et lorsque le cas le requiert, de tuer leurs chevaux et de les manger. Que l'on juge à présent si l'infamie que l'on y a attachée est utile ou non.

On reproche la bastonnade aux Allemands : elle est établie chez eux comme châtiment militaire. Chez eux, un officier qui injurie un soldat, qui lui donne des soufflets ou des coups de fouet, est cassé sur la plainte du soldat, et l'officier est obligé de lui en faire satisfaction l'épée à la main, si le soldat l'exige, lorsqu'il n'est plus sous son commandement, sans quoi l'officier est déshonoré. Il en est de même dans tous les grades militaires, et l'on voit souvent des généraux faire satisfaction, l'épée à la main, à de simples officiers, après que ceux-ci ont quitté le service : ils ne sauraient le refuser sans se déshonorer.

En France, on ne fait pas de difficulté de souffleter les soldats, de leur donner des coups de bâton, parce que le propos de libertinage a détruit cette punition militaire. Il en faut cependant, et de promptes, qui ne soient ni flétrissantes ni déshonorantes. Que l'on balance maintenant les deux usages, et que l'on juge celui qui va plus au bien du service et où le point d'honneur est le plus ménagé.

Il en est de même pour la discipline des officiers.

Les Français reprochent aux Allemands le prévôt et les fers ; les Allemands leur reprochent la prison et les cordes. On ne mettra jamais un officier allemand dans une prison,

ni on ne le livrera entre les mains d'un geôlier, où il est avec des gens qui ont volé et qui peut-être seront roués dans peu. Il y a un prévôt à chaque régiment; et c'est toujours un vieux sergent à qui l'on donne cet emploi, eu égard à ses services. A l'égard des fers, je ne les ai jamais vu donner que lorsque les affaires étaient criminelles. J'en ai vu chez les Français qui étaient liés avec des cordes. Un officier français ne fera point de difficulté de lier un soldat avec des cordes, de lui mettre les olivettes : un Allemand n'y touchera jamais. Les soldats français mènent les patients au supplice : les Allemands les livrent au bourreau qui les lie; de ce moment, aucun soldat ne touche un patient, et ils n'accompagnent le patient, le bourreau et le confesseur, que pour contenir la populace. Que l'on balance encore ces méthodes, et je crois que l'on reviendra des préjugés qu'il ne faut jamais prendre sans en avoir examiné les causes.

Après avoir exposé mes idées sur l'infanterie et la cavalerie, sur la manière de combattre et sur la discipline, ce qui est, pour ainsi dire, la base et les fondements de l'art militaire, je dois entrer dans des parties plus sublimes. Peu de gens m'entendront peut-être; mais j'écris pour les connaisseurs et pour m'instruire moi-même par leur critique. Ils ne doivent pas être offensés de l'assurance avec laquelle j'expose mes idées. C'est à eux à les rectifier; et c'est le fruit que j'attends de cet ouvrage.

DE LA DÉFENSE DES PLACES

Je m'étonne toujours comment on ne revient pas de l'abus de fortifier les villes. Ce propos paraîtra extraordinaire, et je dois le justifier.

Examinons premièrement l'utilité d'une forteresse.

Elle sert à couvrir un pays, à obliger l'ennemi de l'attaquer avant de passer outre, à s'y retirer avec des troupes, à les y mettre à couvert, à y former des magasins, à y mettre en sûreté pendant l'hiver les troupes, l'artillerie, les munitions, etc.

Si l'on examine ces choses, l'on trouvera qu'il est avantageux qu'elles soient placées aux confluents des rivières, parce que, pour les investir, il faut partager les armées en trois corps différents, que l'on peut battre un de ces trois corps avant qu'il soit secouru des deux autres, qu'avant l'investissement l'on a toujours deux côtés libres, et qu'il est impossible que l'ennemi forme cet investissement dans un jour, qu'il faut l'attirail de trois ponts, et que l'on a les hasards pour soi : je veux dire les orages qui les cassent et les inondations qui arrivent ordinairement l'été.

Outre cela, en occupant un tel poste, l'on est maître du pays, l'étant des rivières; on empêche les courses, et l'on a la facilité de les ravitailler aisément, d'y former des magasins, d'y transporter des munitions et toutes les choses nécessaires à la guerre.

Au défaut des rivières, l'on trouve des endroits fortifiés par la nature, dont il est presque impossible de faire l'investissement, que l'on ne peut attaquer que par un endroit, qui avec un peu de dépense pourraient se rendre pour ainsi dire imprenables ; d'autres qui, par le moyen des écluses, peuvent s'inonder à plusieurs lieues à la ronde. Il n'y a personne qui ne convienne qu'il se trouve de pareilles situations, et que, en ajoutant l'art à la nature, l'on n'en fasse des places imprenables ; car je compte la nature infiniment plus forte que l'art. Pourquoi donc n'en pas profiter?

Peu de villes ont été fondées à ces fins : le négoce a causé leur augmentation, et le hasard a choisi leur situation. Ces villes, par la succession des temps, se sont accrues; les

bourgeois les ont enceintes de murailles, pour se défendre contre les courses des ennemis, et pour se garantir des troubles intestins qui agitent les États.

Jusque-là tout est dicté par la raison : les bourgeois les ont fortifiées pour leur conservation ; ils les ont défendues.

Mais pourquoi les princes se sont-ils avisés de les fortifier? Cela pouvait avoir quelque apparence de raison, du temps que la chrétienté vivait dans le barbarisme, que l'on faisait des esclaves les uns sur les autres, et que l'on dévastait les pays; mais à présent que l'on fait la guerre avec plus de modération, qu'est-ce que l'on a à craindre? Est-ce qu'une ville qui sera enceinte d'une bonne muraille, d'un boulevard, où l'on mettrait trois ou quatre cents hommes de garnison joints à la bourgeoisie, avec quelques pièces de canon de fer, ne sera pas aussi bien en sûreté que s'il y avait plusieurs milliers d'hommes? Car je soutiens que ces troupes ne se défendront pas plus longtemps que ces quatre cents hommes, et que la capitulation pour les bourgeois n'en sera pas meilleure.

Outre cela, qu'est-ce qu'en fera l'ennemi, quand elle sera prise? La fortifiera-t-il? Je pense que non. Ainsi il se contentera d'une contribution, et passera outre ; peut-être même ne l'assiègera-t-il pas, parce qu'il ne saurait la conserver. De se hasarder d'y laisser une petite garnison, c'est ce qu'il ne fera jamais; et d'y en mettre une grosse, encore moins, parce qu'elle ne serait point en sûreté.

Une raison plus forte encore me persuade que les villes fortifiées sont de mauvaise défense. C'est que, supposé que l'on fasse un magasin de vivres pour trois mois de garnison, dès qu'elle est investie, il n'y a pas pour huit jours de vivres, parce que l'on n'a pas compté sur vingt, trente ou quarante mille bouches qu'il faut nourrir, par la raison que les habitants de la campagne s'y réfugient avec leurs effets, et augmentent le nombre des bourgeois. Les riches-

ses d'un prince ne s'étendent pas à faire de pareils magasins dans toutes les places qui sont en risque d'être attaquées et de les renouveler tous les ans; et quand il aurait la pierre philosophale, il ne le pourrait pas, parce qu'il mettrait la famine dans le pays.

J'entends dire à quelqu'un : « Je mettrai à la porte les bourgeois qui ne pourront faire leur provision. » C'est une désolation pire que celle que peut causer l'ennemi : car combien y en a-t-il dans une ville qui ne vivent qu'au jour la journée? Outre cela, est-on sûr que l'on sera investi? Et quand on l'est, l'ennemi laissera-t-il tranquillement retirer cette multitude? Il la rechassera dans la ville. Qu'est-ce que fera monsieur le gouverneur? Laissera-t-il mourir de faim ces misérables? Pourra-t-il justifier cette conduite devant son souverain? Que fera-t-il donc? Il faudra qu'il leur fasse part de son magasin, et qu'il se rende au bout de huit ou quinze jours.

Car, supposé qu'il y ait dans une ville 5.000 hommes de garnison, qu'il y ait outre cela 40.000 bouches, que le magasin soit pour trois mois; les 45.000 bouches mangeront en un jour ce que les 5.000 auraient mangé en neuf : ainsi la place ne peut tenir qu'aux environs de dix à douze jours. Mettons qu'elle en tienne vingt; ce n'est pas la peine de l'attaquer : elle est obligée de se rendre d'elle-même, et tous les millions qu'on a employés pour la fortifier sont une dépense inutile.

Il me semble que ce que je viens de dire doit bien persuader des défauts irrémédiables des villes fortifiées, et qu'il est plus avantageux pour un souverain d'établir ses places d'armes dans des endroits aidés de la nature, et avantageux pour couvrir un pays, que de fortifier des villes avec des dépenses immenses, ou d'augmenter leurs fortifications. Il faudrait au contraire, après en avoir établi d'autres, les raser toutes jusqu'aux remparts. Du moins

faudrait-il ne plus songer à en fortifier, et employer cet argent à en construire de nouvelles.

Quoique ce que je dis là soit fondé sur la raison, je ne pense pas que personne s'en avise, tant l'usage est une belle chose, et tant il a de puissance sur nous! Une place comme je la suppose peut tenir plusieurs mois de tranchée ouverte, et même des années, parce que la bourgeoisie ne l'embarrasse pas, et que, lorsqu'il y a des vivres, l'on sait combien le siège en doit durer.

Les sièges que l'on a faits en Brabant n'auraient point eu de succès si rapides, si les gouverneurs n'avaient calculé le temps de leur résistance avec celui de la durée de leurs vivres. C'est pourquoi ils désiraient, autant que les ennemis, que la brèche fût bientôt prête, pour pouvoir se rendre honorablement ! Malgré cette bonne volonté mutuelle, j'ai vu plusieurs gouverneurs être obligés de se rendre sans avoir eu l'honneur de sortir par la brèche !

Je ne m'étendrai pas fort au long sur ce qui regarde la manière de défendre les places, parce que je ne prétends pas dans cet ouvrage traiter toutes les parties de la guerre en détail. Mon intention est simplement d'exposer celles de mes idées qui me paraissent neuves.

J'ai remarqué, dans les sièges, que, dès les commencements, l'on garnit beaucoup le chemin couvert, que l'on en fait un grand feu de mousqueterie, et que ce feu ne fait pas un grand dommage. Cela ne vaut absolument rien, parce que l'on fatigue les troupes de façon qu'on les excède. Le soldat que l'on fait tirer toute la nuit s'ennuie; son fusil se crasse, se démantibule, et il passe le lendemain une partie du jour à le nettoyer et à le rajuster, à faire des cartouches : enfin cela lui emporte tout le repos qu'il devrait prendre, chose qui est d'une conséquence infinie et qui entraîne après soi, si l'on n'y fait grande attention, des maladies et un dégoût auxquels la bonne volonté ne résiste pas.

C'est cependant sur les fins d'un siège où il faut marquer le plus de vigueur, parce que c'est alors qu'il est question des coups de main, et que, plus vous marquez de vigueur, et plus l'ennemi se dégoûte; parce qu'alors les maladies se mettent dans son camp, que les fourrages et les vivres lui manquent, et enfin que tout concourt à sa ruine, ce qui décourage et officiers et soldats. Si, avec cela, ils sentent que la résistance devient plus forte qu'elle n'était, et qu'elle augmente à mesure qu'ils se flattent de la voir diminuer, ils ne savent plus où ils en sont, et se dégoûtent totalement. C'est pourquoi il faut réserver les meilleures troupes pour les coups de main, ne leur pas seulement permettre de mettre le nez sur le rempart, et surtout ne point faire faire des veilles à ces troupes-là; mais, dès qu'elles ont fait leur expédition, les renvoyer dans leurs casernes, dans leurs souterrains, ou bien où on les aura logées.

Mais, pour en revenir au feu du chemin couvert ou des remparts sur les travailleurs, pendant la nuit, ce n'est presque que du bruit.

Il vaut beaucoup mieux placer vers la fin du jour beaucoup de canons à barbettes, soit dans le chemin couvert, soit sur les remparts; les aligner avec de la craie sur les batteries, pour les faire tirer dans les environs où l'on croit qu'il en est besoin, et tirer ainsi toute la nuit; puis les ôter à la pointe du jour. Ce feu est de tous le plus meurtrier, parce qu'il perce et gabions et fascines; que les blessures en sont mortelles, les balles étant grosses comme des noix; que ces balles balayent continuellement toute la largeur de la tranchée, vont par bonds et ricochets bien loin par delà. Le canon de l'ennemi ne saurait le faire taire pendant la nuit; et cela tue comme mouches les travailleurs et ceux qui mènent le canon sur les batteries.

Enfin, pour servir douze pièces de canon ainsi disposées, il ne faut que trente-six soldats et douze canonniers; et je

me persuade qu'ils feront plus de mal que mille hommes à qui l'on aurait fait passer la nuit à tirer dans le chemin couvert. Pendant ce temps, vos troupes se reposent tranquillement et sont, le lendemain, en état de relever les postes ou d'être employées au travail.

Que l'on ne m'allègue point que cela consomme de la poudre : les soldats en gaspillent plus, pendant la nuit, qu'ils n'en tirent, et, quand cela serait, il n'y a qu'à tirer avec moins de pièces : il en résultera toujours un avantage, qui est que vos troupes seront moins fatiguées, et que, par conséquent, vous aurez moins de malades : car rien n'en cause tant que les veilles.

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE EN GÉNÉRAL (1)

Bien des gens sont dans l'opinion qu'il est avantageux d'être de bonne heure en campagne. Ils ont raison, lorsqu'il est question d'occuper un poste important; sans cela, il me semble qu'il ne faut pas tant se presser, et tâcher d'y rester plus longtemps. Qu'importe que l'ennemi fasse des sièges ? Il s'affaiblira à mesure qu'il en fera, et si vous vous mettez à ses trousses vers l'automne avec une armée bien ménagée et en bon état, vous le ruinerez.

J'ai toujours remarqué que, durant une campagne, les armées fondent d'un tiers, quelquefois de la moitié, et que le cavalier surtout était dans un piteux état au com-

(1) Je prends les objets comme ils se présentent à mon idée ; ainsi on ne doit pas être surpris si je quitte le chapitre de la fortification pour y revenir après : c'est parce que j'ai cru cette digression nécessaire ici, avant que d'entrer plus particulièrement dans ce qui regarde chaque chose.

mencement d'octobre, c'est-à-dire hors d'état de tenir la campagne. Je voudrais jusqu'alors me tenir couvert, inquiéter l'ennemi par des détachements, et, sur les fins d'un bon siège, me mettre à ses trousses : je crois que j'en aurais bon marché, et qu'il songerait bientôt à se retirer, ce qui peut-être ne lui serait pas tout-à-fait aisé devant des troupes bien ménagées et bien complètes : il pourrait bien y laisser ses bagages, son canon et une partie de sa cavalerie, avec tout son charroi, ce qui ne lui faciliterait pas le moyen d'être, l'année d'ensuite, de si bonne heure en campagne. Peut-être même n'oserait-il pas reparaître. C'est l'affaire d'un mois : et puis l'on s'en retourne dans ses quartiers sans être trop délabré, et l'ennemi est abîmé; car huit jours de plus seulement le ruinent quelquefois. L'on trouve dans ce temps-là les granges pleines, du sec partout, et l'on a peu de maladies.

L'on peut même alors tourner ses pas d'un autre côté, subsister tout l'hiver dans le pays ennemi. La saison de l'hiver n'est point à craindre pour les troupes, comme on le croit. J'ai fait des campagnes dans des climats affreux pendant plusieurs hivers; les hommes et les chevaux se portaient bien. Il n'y a point de maladies à craindre, les fièvres n'y règnent jamais comme en été, et les chevaux sont en bon état.

Il y a telle situation qui vous permet de cantonner vos troupes : elles y sont en sûreté, les vivres abondent; le tout est de savoir les faire venir. On ne vit point aux dépens de son maître : au contraire, un habile général peut tirer par les contributions de quoi faire subsister l'armée la campagne d'après. Le soldat vit à l'aise, il est joyeux et content, parce qu'il n'est point fatigué, qu'il est bien logé, bien chauffé et qu'il a abondance de tout. Mais pour cela il faut savoir tirer les vivres et l'argent de loin, sans fatiguer les troupes. Si l'on fait de gros détachements, ils

sont en risque d'être attaqués et enlevés ; cela fatigue les troupes et ne produit pas beaucoup.

Pour y remédier, il faut envoyer des lettres circulaires dans les pays que l'on veut faire contribuer, et faire savoir qu'en tel temps il sortira des partis qui mettront le feu chez ceux qui ne se seront pas pourvus des quittances de la taxe imposée, qui doit être modique.

Ensuite l'on choisira des officiers intelligents, que l'on enverra avec des partis de vingt-cinq à trente hommes, qui auront ordre de ne marcher que de nuit, de ne faire aucun dégât, sous peine de la vie. En rendre l'officier responsable et leur donner à chacun un certain nombre de villages à visiter. Quand ils seront arrivés sur les lieux, et qu'il sera temps de savoir si ces villages ont payé, ils enverront le soir un sergent, avec deux hommes, savoir chez le principal du lieu s'il est pourvu d'une quittance. S'il ne l'est pas, celui qui conduit le parti doit sur-le-champ se montrer avec sa troupe, et mettre le feu à une maison, avec menace de revenir et d'en brûler davantage. Ne point piller, ni prendre la somme exigée, ni une plus grande : mais passer outre.

Avant que de rentrer dans les quartiers, tous les partis doivent se rendre en un certain lieu ; là il faut faire fouiller et pendre sans miséricorde ceux qu'on trouvera s'être emparés de la moindre chose. Si, au contraire, ils ont fidèlement suivi les ordres qu'on leur a donnés, ils doivent être récompensés : moyennant quoi, cette méthode de faire contribuer deviendra familière aux troupes, et le pays à cent lieues à la ronde apportera et vivres et argent en abondance : l'on ne fatiguera point les troupes. Une vingtaine de partis par mois feront toute la besogne. Ces partis ne sauraient être découverts, quelque perquisition que l'ennemi en fasse ; et comme c'est un mal que l'on sent, et que l'on ne saurait voir que lorsqu'il fait son effet, il aug-

mente l'effroi, et personne ne dort en repos qu'il n'ait payé, quelque défense que l'ennemi fasse : les habitants se délivreront de cette crainte en payant.

Une grosse exécution, je veux dire un gros corps en exécution, embrasse peu de pays, et met le trouble partout où il se trouve : les habitants cachent leurs effets, leurs bestiaux ; et dans cet état l'on en tire peu, parce qu'ils sentent bien que l'on ne saurait demeurer longtemps, qu'ils espèrent du secours, et qu'ils vont le chercher eux-mêmes, ce qui, bien souvent, est cause que ces corps sont obligés de se retirer à la hâte, sans avoir beaucoup opéré, et que l'on y laisse toujours quelqu'un. Lorsque les choses vont au mieux, celui qui commande le détachement, soit crainte, soit prudence, ou intérêt propre, fait une composition telle quelle avec les habitants et ne ramène que des troupes harassées, en mauvais état, quelques vivres, peu d'argent. Voilà le succès qu'ont ordinairement les contributions : au lieu que, de la façon dont je le propose, tout vient à bien, et de lui-même.

Comme on ne fait payer que tant par mois, les habitants s'entr'aident, et peuvent fournir d'autant plus qu'ils ne sont pas troublés par la présence des troupes, qu'ils ont du temps devant eux, et qu'ils ne voient aucun remède pour éviter d'être brûlés, s'ils ne satisfont. Enfin, l'on embrasse un pays immense : les plus éloignés fondent leurs denrées pour apporter de l'argent, et les plus voisins apportent des vivres : car il faut toujours laisser le choix.

Il faut que ces partis jouent de malheur, ou que ceux qui les conduisent ne sachent pas leur métier, pour être découverts ; car avec un parti de vingt-cinq hommes à pied l'on peut passer un royaume sans être pris ; il chemine dès qu'il est découvert, et une armée ne le prendrait pas.

La dernière guerre a fait voir la vérité de ce que je dis. L'année 1710, je fus attaqué entre Bruxelles et Malines par

un parti français. Trois jours après, un autre de cinquante hommes entra en plein jour dans Alost, qui est à cinq lieues de Bruxelles et me prit des équipages sur la place. Il y avait pendant ce temps-là quinze cents hommes à la porte de la ville, qui attendaient les billets de logement qui se faisaient à l'hôtel de ville. Je pensai y être pris. L'on n'osait aller par la barque de Bruxelles à Anvers sans un passeport dans sa poche, parce qu'elle était arrêtée deux ou trois fois tous les jours : personne n'osait aller se promener dans les faubourgs de Bruxelles, Louvain, Anvers, Malines, sans être muni de passeport. Cependant les alliés étaient les maîtres de toute la Flandre; Lille, Tournai, Mons, Douai, Gand, Bruges, Ostende, et toute la barrière étaient à eux. Il y avait cent quarante mille hommes de troupes dans ces différentes garnisons; c'était au cœur de l'hiver : cependant les partisans français étaient partout.

Cela prouve bien la possibilité de ce que j'avance, et me persuade que le succès en est infaillible.

MANIÈRE DE CONSTRUIRE DES FORTS

Nous l'emportons sur les Romains dans l'art de fortifier les places; mais il s'en faut bien que nous soyons parvenus au point de la perfection. Je ne suis pas bien savant; mais la grande réputation de monsieur Vauban et de monsieur Cœhorm ne m'en impose point. Ils ont fortifié des places avec des dépenses énormes, et ne les ont pas rendues plus fortes. La promptitude avec laquelle on les a prises en est une preuve.

Il y a des ingénieurs modernes, à peine connus, qui ont profité de leurs fautes et les surpassent infiniment; mais ls ne font que tenir un milieu entre les défauts de la for-

tification de ces messieurs et le point de perfection auquel il faut tâcher de parvenir.

J'ai fait le plan et les profils d'un fort octogone, et j'ai calculé le temps auquel quatre mille huit cents hommes pourront le construire. Tout l'ouvrage peut être fait dans cent onze heures trois quarts; et, à dix heures par jour, en onze jours une heure trois quarts.

Bien que tous ces calculs soient réels, l'on ne doit cependant pas y compter pour la pratique, et je ne les ai faits que pour donner une idée de détermination à des choses incertaines : en y ajoutant le double ou le triple de temps, l'on ne saurait se tromper, et la conséquence n'en est pas bien grande.

Quant à la manière d'employer les travailleurs, la plus avantageuse est de faire travailler par quarts, c'est-à-dire de les faire relever toutes les trois heures; alors le travail est continuel, toutes les troupes sont employées sans être fatiguées, et avec vigueur, car le soldat qui ne travaille que trois heures par jour peut être pressé. Mais cela doit se faire au son du tambour, en cadence. C'est ainsi que les Lacédémoniens sous Lysandre, avec un détachement de trois mille hommes, détruisirent au son de la flûte, en six heures de temps, le port de Pirée. Il nous est même resté quelque semence de cette méthode de travailler, et il n'y a que peu d'années que l'on fit faire aux forçats des galères à Marseille un grand remuement de décombres mêlés de poutres énormes, en cadence et au son du tambourin.

Il faut, dans les ouvrages terrassés, autant qu'il se peut, faire jeter les terres à la pelle, de berme en berme, ou de relais en relais. Le brouettage a plusieurs inconvénients :

1° La dépense du fonds des brouettes, leur entretien, et l'embarras de les voiturer;

2° Les rampes douces, qu'il faut pratiquer pour voiturer les terres, allongent considérablement la marche, qui n'est

jamais égale et sans embarras, que lorsque le fort soldat règle la sienne sur celle du plus faible.

Le soldat peut facilement jeter sa pelletée de terre à neuf pieds de hauteur, et même à douze : lorsqu'il ne peut pas faire cette manœuvre, il faut la lui faire porter à la hotte, auquel cas, on divise les terrassiers en deux parties : une qui pioche et charge, et l'autre qui transporte. Les pionniers observent en fouillant de laisser des banquettes, sur lesquelles les hotteurs s'asseyent, ainsi que leur hottes, et ils se reposent pendant que les pionniers chargent : après quoi ils partent et vont les décharger aux endroits marqués. Mais tout cela doit se faire en cadence, et au son de quelque instrument.

DE LA GUERRE DES MONTAGNES

Ceux qui font la guerre dans les montagnes ne doivent jamais se hasarder de passer dans des gorges, sans auparavant être les maîtres des hauteurs; alors toutes les embuscades cessent, et l'on passe en sûreté. Sans cela, on court grand risque de s'y voir assommer et d'être réduit à retourner sur ses pas, non sans grande perte; et quelquefois l'on y périt avec tout son monde, sans pouvoir se sauver. Si l'on trouve les passages occupés, ainsi que les hauteurs, il faut faire mine de les vouloir forcer, pour attirer l'attention de l'ennemi, et chercher quelque autre part un chemin. Cela déconcerte l'ennemi; il n'a point compté là-dessus; il ne sait plus quelle disposition faire, parce qu'il craint lui-même, et bien souvent il abandonne tout. Quelque affreuses que paraissent les montagnes, l'on y trouve des passages en cherchant. Les hommes qui les habitent ne les connaissent pas eux-mêmes, parce que la

nécessité ne les a pas obligés à les chercher; et il n'en faut jamais croire les habitants, qui ne connaissent les choses de leur pays que par tradition : j'ai souvent reconnu leur ignorance et l'imposture de leurs récits. Il faut, en pareil cas, chercher et voir soi-même, ou employer des gens qui ne s'effraient point des difficultés. On trouve presque toujours, lorsqu'on cherche ces choses; et l'ennemi, qui lui-même ne les connaît pas, ne sait quelle mesure prendre, et il s'enfuit parce qu'il n'a compté que sur les choses ordinaires, qui sont les chemins praticables.

DES PAYS COUPÉS OU REMPLIS DE HAIES ET DE FOSSÉS

Comme l'ennemi, dans ces sortes de pays, est aussi embarrassé qu'on le peut être, l'on a peu à craindre : ce sont des affaires de détail qui ne décident de rien, et où le plus opiniâtre l'emporte. Il n'y a qu'une chose à observer, c'est d'avoir ses derrières libres pour pouvoir faire des détachements et se retirer en cas de besoin. C'est là où l'habileté de bien savoir placer son canon sert merveilleusement bien. Comme l'ennemi n'oserait bouger des postes qu'il occupe, on le canonne à l'aise; s'il les abandonne, la retraite n'est pas toujours heureuse, et l'on a quelquefois le bonheur de l'entamer. En tout, ces affaires ne sont jamais bien décisives, et doivent être réglées sur la situation des lieux; ainsi l'on ne saurait prescrire aucune méthode là-dessus. Il faut cependant observer, comme une règle, de pousser toujours devant soi et sur les flancs de la marche, lorsque l'on marche dans ces pays-là, des détachements de cent hommes, soutenus du double, et ce double du triple, pour être à couvert et en sûreté.

Un détachement de six cents hommes va arrêter sur cul une armée, parce que, sur des chaussées bordées de haies et de fossés, telles que l'on en trouve en Italie et dans tous les pays gras et aquatiques, l'on présente le même front à l'ennemi. La moindre maison fait fortification et soutient un combat très rude, ce qui vous donne le temps de vous reconnaître et de faire une disposition ; car, dans ces sortes de pays-là, il faut prendre garde aux surprises.

Un partisan qui aura l'esprit audacieux vous fera, avec trois ou quatre cents hommes, un désordre affreux, et vous attaquera fort bien une armée. S'il coupe les équipages à l'entrée de la nuit, il en emmènera une grande partie, sans qu'il risque grand'chose, parce qu'il se retire entre deux fossés et qu'il fait ferme à la queue ; s'il est poussé, il longe tout du long des chariots, et, la première maison qu'il trouve, il vous arrête sur cul : pendant ce temps-là, ce qu'il vous a pris d'équipages coule et gagne pays.

S'il vous fait ce tour-là dans votre cavalerie, il y mettra un désordre épouvantable. C'est pourquoi il faut toujours pousser des détachements sur toutes les avenues de votre marche. Et il ne les faut pas faibles, car il n'est pas question d'être averti : il faut combattre, et jusqu'à la mort ; car sans cela il arrive des choses déshonorantes, si vous avez affaire à un général ennemi qui ait le sens commun, parce qu'il aura bientôt trouvé des gens dans son armée qui auront l'esprit pénétrant et hardi, et qui voient les choses telles qu'elles sont.

DES PASSAGES DE RIVIÈRES

Il n'est pas si aisé qu'on le croirait bien d'empêcher l'ennemi de passer une rivière, et il le peut plus aisément en venant pour vous attaquer qu'en voulant se retirer devant

vous. Dans l'un de ces cas, il vous montre sa tête, et la soutient d'une bonne disposition et d'un grand feu d'artillerie; et, dans l'autre, il vous montre sa queue qui n'est pas toujours si aisée à retirer, d'autant plus que l'on se presse, et que jamais l'on ne fait cette disposition avec autant de soin que pour attaquer, et on ne l'exécute pas avec autant d'attention, tout le monde devenant négligent là-dessus ou d'une espèce de timidité qui fait que vous êtes à moitié battu. Il serait difficile de donner une bonne raison de cela, et on la doit chercher dans le cœur des hommes qui est machinal.

Il y a encore une autre sorte de passages de rivières, qui sont ceux qui se font en prêtant le flanc. Avant la bataille de Turin, M. le prince Eugène passa ainsi trois rivières en deux jours, en présence de M. le duc d'Orléans, et en lui prêtant le flanc. Le terrain était de plain-pied d'une armée à l'autre, et c'était bien là l'occasion de le combattre avec des troupes même inférieures; on n'en fit cependant rien, et l'on fut forcé et contraint de lever le siège de Turin.

En pareil cas, si on ne lève pas à propos le siège pour marcher à l'ennemi, celui qui vient au secours a toujours l'avantage de son côté, parce que l'affaire n'est jamais une affaire générale pour lui, mais bien pour celui qui est attaqué; parce que l'attaquant a toutes ses troupes rassemblées dans un endroit resserré entre deux rivières, ses flancs en sûreté, et est sur une grande profondeur; et que celui qui investit une place est au large, et ne peut garder ses entre-deux de rivière que par un nombre médiocre de troupes : si elles sont battues, toute l'enceinte en est ébranlée; on les prend en flanc, et la déroute s'y met bientôt. Si l'on balance un moment dans ces sortes de cas, on est perdu. Quelquefois aussi l'ennemi ne fait cette montre que pour donner de la jalousie, pour vous faire dégarnir vos postes, afin de pouvoir jeter du secours dans

la place. C'est là l'habileté du général, de savoir distinguer le vrai d'avec le faux.

Le plus sûr est de ramasser toutes ses troupes dans le même terrain où l'ennemi est, de laisser des corps de troupes sous les armes à l'entour de la circonvallation, pour pouvoir les transporter, et attaquer ce qui se présente pour entrer dans la place. Mais il ne faut pas rester les bras croisés, comme si l'on était enchanté dans une circonvallation, et voir passer à une armée une rivière devant soi, où l'ennemi présente le flanc des deux côtés : on n'a qu'à choisir sur lequel des deux l'on veut tomber; et il y a apparence que l'on en aura bon compte.

A l'affaire de Denain, M. le maréchal de Villars était perdu, si M. le prince Eugène avait marché à lui, parce qu'il lui prêtait le flanc, et qu'il passait une rivière en sa présence. Le prince Eugène ne put jamais se figurer que le maréchal fît cette manœuvre en sa présence, et c'est ce qui le trompa. Le maréchal de Villars avait très adroitement masqué sa marche. Le prince Eugène la regarda et l'examina jusqu'à 11 heures, sans y rien comprendre. Toutes les troupes étaient sous les armes; il n'y avait qu'à marcher en avant et l'armée française était perdue, parce qu'elle prêtait le flanc, et qu'une grande partie avait déjà passé l'Escaut. Le prince Eugène dit, à 11 heures : « *Je crois qu'il vaut mieux aller diner* », et fit rentrer les troupes. A peine était-il à table que mylord d'Albermarle lui fit dire que la tête de l'armée française paraissait de l'autre côté de l'Escaut, et faisait mine de vouloir l'attaquer : il était encore temps de marcher à l'armée de France; un grand tiers de cette armée aurait été perdu. Le prince Eugène donna ordre à quelques brigades de sa droite de se rendre aux retranchements de Denain, qui était à quatre lieues de là; pour lui, il s'y transporta à toutes jambes, ne pouvant croire encore que c'était la tête de l'armée de

France. Enfin il la voit, et lui voit faire sa disposition pour l'attaquer : dans le moment, il jugea le retranchement de Denain forcé.

On m'a dit (car je n'y étais pas) qu'il avait examiné l'ennemi pendant un moment et qu'il avait mordu de dépit dans son gant. Quoi qu'il en soit, il donna sur-le-champ ordre que l'on retirât la cavalerie qui était dans ce poste.

Les effets que produisit cette affaire sont inconcevables : elle fit une différence de plus de cent bataillons sur les deux armées, car le prince Eugène fut obligé de jeter des garnisons dans toutes les places voisines, parce que le maréchal, voyant que les alliés ne pouvaient plus faire de sièges, tous leurs magasins étant pris, tira des garnisons voisines plus de cinquante bataillons qui grossirent tellement son armée, en comparaison de la diminution de celle des alliés, que le prince Eugène n'osa plus tenir la campagne, et qu'il fut obligé de jeter tout son canon au Quesnoy, qui y fut pris.

A l'égard des passages des rivières de vive force, je crois qu'il n'est guère possible de les empêcher, parce qu'ils sont ordinairement soutenus d'un si grand feu de canon, qu'il est impossible d'empêcher qu'une tête ne passe, ne se retranche, et ne fasse un ouvrage pour couvrir la tête du pont. Il n'y a rien à faire pendant le jour ; mais, pendant la nuit, on peut attaquer cet ouvrage, et, s'il se trouve que ce soit dans le temps que l'armée ennemie commence à passer dessus, la confusion se met partout ; ce qui est passé est perdu, et l'on fait rebrousser chemin au reste. Mais il faut y aller en force. Si vous laissez passer la nuit, vous trouverez le lendemain toute l'armée passée ; alors ce n'est plus une affaire de détail, mais une bataille entière, qu'il ne convient pas toujours aux affaires d'un État de hasarder.

Il y a une quantité d'inventions et de ruses pour le pas-

sage des rivières, que chacun emploie selon qu'il est plus ou moins habile et plus ou moins ingénieux.

Puisque je suis sur les affaires de détail, il faut que je dise ce que c'est que de donner le *haraux :* il n'y a que peu de partisans qui le sachent.

Donner le *haraux* est une manière d'enlever les chevaux de la cavalerie à la pâture et au fourrage, qui est très plaisante. On se mêle déguisé, à cheval, parmi les fourrageurs ou les pâtureurs, du côté que l'on veut fuir. On commence à tirer quelques coups. Ceux qui doivent serrer à la queue y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou du fourrage, puis l'on se met de toute part à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant et tirant. Tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arrachent les piquets, jettent à bas leurs cavaliers et la trousse, s'arrachent de leurs mains, et, fussent-ils cent mille, on les amène ainsi plusieurs lieues : on entre, en courant, dans un endroit entouré de haies ou de fossés, où l'on arrête sans faire de bruit, et puis les chevaux se laissent prendre tranquillement. C'est un bon tour à jouer à l'ennemi, et qui le désole. Je l'ai vu jouer une fois : mais comme tout s'oublie, je pense bien que personne n'y songe à présent.

Le jour que se donna le combat de Denain, l'affaire finie, la cavalerie française avait mis pied à terre; et le maréchal de Villars passant le long de la ligne, comme il était toujours gai, parlant à des soldats d'un régiment de la droite, il leur dit : « *Eh bien, mes enfants! nous les avons battus!* » Quelques-uns se mirent à crier « *Vive le roi!* » et à jeter leurs chapeaux en l'air : toute la ligne se mit à crier, à jeter les chapeaux en l'air et à tirer; la cavalerie s'en mêla : cela effraya tellement les chevaux, qu'ils s'arrachèrent des mains des cavaliers et qu'ils s'enfuirent tous. S'il y avait eu quatre hommes qui eussent couru devant

eux, ils les auraient menés à l'ennemi! Cela fit un désordre et un dommage considérables; il y eut beaucoup de gens blessés et quantité d'armes perdues.

DES DIFFÉRENTES SITUATIONS

Toutes les différentes situations ne sont pas unies comme un plan : il y en a même très peu qui le soient. Elles ont presque toutes leurs rivières, dont un habile général sait profiter : je veux dire des ravins, des chemins creux, des chaînes d'étangs, et une infinité d'autres choses dont on se sert merveilleusement bien pour ruser, quand Dieu a fait la grâce à un homme d'avoir le sens commun.

Quelquefois ces choses, qui changent si fort la situation et la question, ne s'aperçoivent que lorsque l'on a, comme l'on dit, le nez sur l'enfant : alors il est trop tard, et l'on se voit réduit à l'absurde...

C'est le propre de la nation française d'attaquer. Lors donc qu'un général se méfie du grand ordre qu'il faut observer dans les batailles et de l'exacte discipline des troupes, il n'y a qu'à faire naître les occasions de combattre en détail, et faire attaquer par brigades; et assurément il s'en trouvera bien. La valeur et le feu qui animent cette nation ne se sont jamais démentis, et, depuis Jules César (il le dit lui-même dans ses *Commentaires*), je ne sais aucun exemple qu'ils n'aient bien mordu sur ce qu'on leur a présenté. Le premier choc est terrible. Il n'y a qu'à le savoir renouveler par d'habiles dispositions : c'est l'affaire du général.

Rien n'y est si propre que les redoutes; vous y envoyez toujours des troupes nouvelles pour attaquer l'ennemi qui attaque. Rien ne lui cause tant de distraction et ne le rend si craintif; car, tandis qu'il attaque, il craint

toujours d'être pris par ses flancs, et vos troupes y vont de meilleur cœur, parce qu'elles sentent que leur retraite est assurée et que l'ennemi n'oserait les suivre et se fourrer entre ces redoutes. Il faudra bien pourtant qu'il le fasse ou qu'il s'en aille : alors, vous vous trouvez en forces avec toutes vos troupes derrière ces redoutes. C'est dans cette occasion que vous pouvez tirer le plus grand avantage de cette impétuosité française, connue et redoutée chez toutes les nations et dans tous les temps; mais de les mettre derrière des retranchements, c'est leur ôter le moyen de vaincre : ils ne sont alors que des hommes ordinaires.

Qu'aurait-ce été à Malplaquet, si M. le maréchal de Villars eût pris la plus grande partie de son armée et eût été attaquer une moitié de celle des alliés, qui avait eu la bonté de se mettre de manière qu'elle était séparée par un bois, sans pouvoir se communiquer? Les derrières et le flanc de l'armée française auraient été à couvert.

Il y a de l'habileté, plus qu'on ne pense, à faire des mauvaises dispositions; mais il faut savoir les changer en bonnes dans le moment. Rien n'étonne plus l'ennemi : il a compté sur quelque chose, il s'est arrangé, et, dans le moment qu'il attaque, il ne tient plus rien. Je le dis encore et je le répète : rien ne déconcerte tant l'ennemi et ne l'engage dans plus de fautes. S'il ne change pas sa disposition, il est battu; et s'il la change en présence de l'ennemi, il est battu encore. L'esprit humain ne va point là.

DES RETRANCHEMENTS ET DES LIGNES

Je ne suis ni pour l'un ni pour l'autre de ces ouvrages : je crois toujours entendre parler des murailles de la Chine, quand j'entends parler de lignes. Les bonnes sont celles que la nature a faites et les bons retranchements sont les

bonnes dispositions et les braves troupes. Je n'ai presque jamais ouï dire qu'il y ait eu de retranchements attaqués qui n'aient pas été forcés. J'en ai dit les raisons ailleurs.

Si on est inférieur en nombre, on ne tiendra pas derrière des retranchements où l'ennemi porte toutes ses forces en deux ou trois endroits; si l'on est égal, on n'y tiendra pas non plus : pourquoi donc se donner la peine d'en faire? Cela n'est bon que pour les circonvallations et pour empêcher que l'ennemi ne jette du secours dans une place assiégée.

La certitude dans laquelle est l'ennemi que vous ne sortirez pas le rend audacieux. Il ruse devant vous et hasarde des mouvements de côté, qu'il n'oserait faire si vous n'étiez pas retranché : cette audace gagne et officiers et soldats. L'homme craint toujours plus les suites du danger que le danger même. J'en donnerais une foule de preuves. Supposé qu'une colonne attaque un retranchement et que la tête soit sur le bord du fossé, s'il paraît à cent pas de là une poignée de gens hors du retranchement, il est certain que la tête de cette colonne s'arrêtera ou ne sera pas suivie. Pourquoi cela? C'est le cœur humain. Que dix hommes mettent le pied sur un retranchement, tout ce qui est derrière fuira et les bataillons entiers l'abandonneront. Qu'ils y voient entrer une troupe de cavalerie à une demi-lieue d'eux, tout se mettra à fuir.

Lorsque l'on est obligé de défendre des retranchements, il faut bien se garder de mettre les bataillons tout contre le parapet, parce que, si l'ennemi met une fois le pied dessus, ce qui se trouve derrière se sauve. Cela vient de ce que la tête tourne toujours aux hommes, quand il leur arrive quelque chose à quoi ils ne se sont point attendus : cette règle est générale à la guerre et décide de toutes les batailles et de toutes les affaires. C'est ce que j'appelle le cœur humain, et c'est ce qui m'a fait composer cet ouvrage. Je ne pense

pas que personne se soit encore avisé d'y chercher la raison des mauvais succès.

Quand donc vous mettez vos troupes derrière un parapet, elles espèrent, par leur feu, empêcher que l'ennemi passe le fossé et y monte; si cela arrive malgré ce feu, les voilà perdues, la tête leur tourne et elles fuient. Il vaudrait mieux y mettre un seul rang de gens armés avec des armes de longueur, parce que ces hommes se proposeraient de repousser à coups de piques ou de pertuisanes ceux qui grimpent le retranchement et veulent monter sur le parapet. Et certainement ils exécuteront leur projet, parce qu'ils se le sont proposé et qu'ils attendront là l'ennemi. Si avec cela vous mettez des troupes d'infanterie, formées par centuries à ma méthode, à trente pas du retranchement, ces troupes verront qu'elles sont placées ainsi pour charger l'ennemi à mesure qu'il entre et qu'il veut se former; elles ne seront point étonnées de le voir entrer, parce qu'elles s'y attendent et elles le chargeront vigoureusement, au lieu que, si elles avaient été placées tout contre le retranchement, elles se seraient enfuies. Voilà comme un rien change tout à la guerre, et les faibles mortels ne se mènent que par l'opinion.

Si l'ennemi s'avise de vouloir occuper la berme du retranchement, comme cela arrive souvent, pour vous chasser de la banquette, vous pouvez l'atteindre avec vos armes de longueur, et le jeter homme par homme dans le fossé, à mesure qu'il se découvre; et si l'ennemi entre enfin et veut commencer à se former, vous le chargez en détail par centurie. Ces centuries ne seront pas étonnées de le voir entrer parce qu'elles s'y attendent et le chargeront vigoureusement parce qu'elles se le seront proposé.

Voilà ce qui regarde la défense des retranchements.

Quant à la grande manœuvre, on doit toujours avoir différentes réserves, pour les porter dans les endroits où l'on

voit que l'ennemi porte le plus de troupes, ce qui n'est pas toujours aisé : car, s'il est habile, vous y verrez rien. Il faut donc placer ces réserves le plus à portée et le plus avantageusement qu'on le pourra, et que le terrain lui tienne tant dehors les retranchements que dedans. Car vous ne devez pas craindre qu'il vous attaque dans les endroits où le terrain est mis à une grande distance, parce qu'il ne voudra pas faire voir le gros de ses troupes. Dans ces endroits-là, il ne sera qu'à un barricadement de bataille : mais, s'il y a une colline, un vallon, ou la moindre chose par où il puisse venir à couvert, c'est là où il fera tout son effort, parce qu'il espérera que vous ne verrez pas sa manœuvre et la quantité de troupes qu'il y jettera.

Si vous pouvez pratiquer des passages dans votre retranchement, et que vous fassiez sortir à propos une troupe ou deux, c'est-à-dire dans le moment que la tête de quelqu'une de ces colonnes sera arrivée sur le bord du fossé, elle s'arrêtera infailliblement, quand même elle aurait forcé le retranchement et qu'il y en aurait déjà une partie d'entrée, parce que cette colonne n'a pas compté là-dessus : elle craindra pour ses flancs, pour ses derrières, et il y a apparence même qu'elle s'enfuira, sans savoir pourquoi.

Voici deux exemples qui autorisent mes idées :

Au siège d'Amiens par les Gaulois, César, voulant secourir cette ville, se rendit avec son armée, qui n'était que de sept mille hommes seulement, le long d'un ruisseau où il se retrancha à son arrivée avec tant de précipitation, que les barbares, persuadés que César les craignait, attaquèrent ses retranchements que le général des Romains ne songeait point à défendre : au contraire, dans le temps que les Gaulois travaillaient à combler les fossés et à s'emparer du rempart, il sortit avec ses cohortes, et les surprit tellement qu'ils prirent la fuite, sans qu'un seul se mit en défense.

Au siège d'Alésia par les Romains, les Gaulois, infini-

ment supérieurs, vinrent les attaquer dans leurs lignes. César ordonna aux assiégeants d'en sortir, au lieu de les défendre, et de se jeter sur l'ennemi d'un côté, pendant qu'il l'attaquerait de l'autre, ce qui réussit encore avec tant de succès que les barbares y firent une perte considérable de leurs gens, sans compter plus de vingt mille hommes pris avec leur général.

Si l'on veut considérer la manière dont je range mes troupes (en échiquier), on concevra aisément qu'elles doivent se remuer avec plus de facilité que les bataillons (en ligne), et que l'on peut plus facilement faire charger par détail que lorsque l'on est formé en bataillon. Car cet ordre de combattre est beaucoup plus fort que tous les autres et n'est sujet à aucune confusion, ce qui n'est pas de même en se formant par bataillons. A quoi peuvent servir plusieurs bataillons sur quatre de hauteur, les uns devant les autres? Ils sont lourds à remuer; tout les embarrasse : le terrain, le doublement, le flottement; et, si le premier est renversé, il culbute sur le second et le met en désordre. Mais posons qu'ils ne se rompent pas, il faudra toujours au second bataillon un long espace de temps avant qu'il puisse attaquer, parce qu'il faut que celui qui a été rompu se soit rangé, ce qui est long, puisqu'il faut qu'il s'étende contre l'ennemi et le bataillon qui soutient celui-là; et, si l'ennemi n'a la bonté de se tenir les bras croisés, il vous renversera certainement ce bataillon sur l'autre, et celui-là sur un troisième. Ainsi, lorsqu'il aura renversé le premier, il n'a qu'à pousser brusquement en avant, et, fussent-ils trente, il les renversera tous, et les autres ne lui coûteront plus rien. Voilà ce qu'on appelle cependant attaquer en colonne! Quelle misère ! Mon ordonnance est bien différente : car, que le premier bataillon soit renversé, celui qui le suit charge dans l'instant; cela va coup sur coup; je suis à huit de hauteur, et n'ai aucun embarras à craindre; mon choc est rude

UNIV. OF CALIFORNIA

et ma marche rapide; je ne crains point la confusion et je déborde toujours l'ennemi, quoique en même nombre. Les bataillons ennemis ne peuvent remédier à ce défaut, parce qu'ils ne sauraient s'étendre. C'est, en vérité, une misère que l'ordre sur lequel nous combattons; et je ne conçois pas à quoi les généraux ont pensé de ne l'avoir pas changé.

Ce que je propose n'est point une nouveauté : c'est l'ordre des Romains. Avec cet ordre, ils ont vaincu toutes les nations du monde (1). Les Grecs étaient très habiles dans l'art de la guerre, et très bien disciplinés : leur grande phalange n'a jamais pu tenir contre ces petites troupes formées à la romaine, disposées en échiquier. Aussi Polybe donne-t-il la préférence à l'ordre des Romains. Que feraient donc nos bataillons, qui n'ont ni corps ni âme, contre ce même ordre? Que l'on place ces centuries de quelque manière que l'on voudra, dans la plaine, dans des pays coupés; qu'on les fasse sortir d'une gorge et de quelques endroits que ce soit, et que l'on voie avec quelle célérité elles se rangeront. On peut les faire courir à toutes jambes pour s'emparer d'un défilé, d'une haie, d'une hauteur; dans l'instant que les drapeaux seront arrivés, elles seront alignées et formées : c'est ce qui est impossible avec des bataillons. Car, pour se mettre comme il faut, ils ont besoin d'un terrain fait exprès et d'un temps considérable pour faire plusieurs mouvements; et tout cela fait pitié à voir, et m'a souvent donné le cauchemar.

(Je n'avais point lu Polybe dans son entier lorsqu'en 1732 j'ai écrit cet ouvrage sur la guerre; et ce n'est que cette année 1740, que je l'ai achevé. Voici ce que j'y ai trouvé sur la phalange des Grecs et sur l'ordre de com-

(1) On me dira : « Mais les Romains n'avaient pas de poudre! » Il est vrai, mais leurs ennemis avaient des armes de trait qui faisaient à peu près le même effet.

battre des Romains. Je suis flatté d'avoir pensé comme lui, qui était contemporain de Scipion, d'Annibal et de Philippe, et qui, pendant le cours des guerres de ces grands hommes, s'est trouvé dans les différentes armées et y a eu plusieurs années des commandements distingués. Un auteur si illustre ne peut que justifier mes idées : je laisse à ceux qui liront cet ouvrage à juger si j'ai pensé comme lui. C'est Polybe qui parle :)

« Dans mon sixième livre, j'ai promis de saisir la première occasion qui se présenterait de comparer ensemble les armes des Macédoniens et des Romains, l'ordre de bataille des uns et des autres, et de marquer en quoi l'un est supérieur ou inférieur à l'autre. L'action que je viens de raconter me l'offre, cette occasion; il faut que je tienne ma parole.

» Autrefois l'ordonnance des Macédoniens surpassait celle des Asiatiques et des Grecs : c'est un fait que les victoires qu'elle a produites ne nous permettent pas de révoquer en doute. Et il n'était pas d'ordonnance, en Afrique et en Europe, qui ne le cédât à celle des Romains. Aujourd'hui que ces différents ordres de bataille se sont souvent trouvés opposés les uns aux autres, il est bon de rechercher en quoi ils diffèrent, et pourquoi l'avantage est du côté des Romains. Apparemment que, quand on sera bien instruit sur cette matière, on ne s'avisera plus de rapporter le succès des événements à la fortune; et qu'on ne louera pas les vainqueurs sans connaissance de cause, comme ont coutume de faire les personnes non éclairées; mais qu'on s'accoutumera enfin à les louer par principe et par raison.

» Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut pas juger de ces deux manières de se ranger par les combats qu'Annibal a livrés aux Romains, et par les victoires qu'il a gagnées sur eux. Ce n'est ni par la façon de s'armer, ni par celle de se ranger, qu'Annibal a vaincu; c'est par ses ruses et par sa dextérité. Nous l'avons fait voir clairement dans le récit que nous avons donné de ces combats: si l'on en veut d'autres preuves, que l'on jette les yeux sur le succès de la guerre. Dès que les troupes romaines eurent à leur tête un général d'égale force, elles furent victorieuses. Qu'on en croie Annibal, Annibal lui-même, qui, aussitôt après la première bataille, abandonna l'armure carthaginoise, et qui, ayant fait prendre à ses troupes celle des Romains, n'a jamais discontinué de s'en servir. Pyrrhus fit encore plus, car il ne se contenta pas de prendre les armures, il employa les troupes mêmes d'Italie. Dans les combats qu'il donna aux Romains, il rangeait alternativement une de leurs compagnies et une cohorte en forme de phalange : encore ce mélange ne lui servit-il de rien pour vaincre; tous les avantages qu'il a remportés ont toujours été très équivoques. Il était nécessaire que je prévinsse ainsi

mes lecteurs, afin qu'il ne se présente rien à leur esprit qui paraisse peu conforme à ce que je dois dire dans la suite.

» Je viens donc à la comparaison des deux différents ordres de bataille.

» C'est une chose constante, et qui peut se justifier par mille endroits, que, tant que la phalange se maintient dans son état propre et naturel, rien ne peut y résister de front, ni soutenir la violence de son choc. Dans cette ordonnance, on donne aux soldats en armes trois pieds de terrain. La sarisse était longue de seize coudées : depuis elle a été accourcie de deux pour la rendre plus commode, et, après ce retranchement, il reste, depuis l'endroit où le soldat la tient jusqu'au bout qui passe derrière lui et qui sert comme de contrepoids à l'autre bout, quatre coudées. Et, par conséquent, si la sarisse est poussée des deux mains contre l'ennemi, elle s'étend dix coudées devant le soldat qui la pousse. Ainsi, quand la phalange est dans son état propre, et que le soldat qui est à côté, ou par derrière, joint son voisin autant qu'il le doit, les sarisses des second, troisième et quatrième rangs s'avancent au delà du premier, plus que celles du cinquième, qui n'ont au delà de ce premier rang que deux coudées. Or, comme la phalange est rangée sur seize de profondeur, on peut aisément se figurer quel est le choc, le poids et la force de cette ordonnance. Il est vrai cependant qu'au delà du cinquième rang, les sarisses ne sont d'aucun usage pour le combat : aussi ne les allonge-t-on pas en avant : mais on les appuie sur les épaules du rang précédent, la pointe en haut, afin que, pressées, elles rompent l'impétuosité des traits qui passent au delà des premiers rangs, et pourraient tomber sur ceux qui les suivent. Ces rangs postérieurs et reculés ont cependant leur utilité ; car, en marchant à l'ennemi, ils poussent et pressent ceux qui les précèdent, et ôtent à ceux qui sont devant eux tout moyen de retourner en arrière.

» On a vu la disposition tant du corps entier que des parties de la phalange. Voyons maintenant ce qui est propre de l'armure et de l'ordonnance des Romains, pour en faire la comparaison avec celle des Macédoniens.

» Le soldat romain n'occupe non plus que trois pieds de terrain : mais comme, pour se couvrir de leurs boucliers et frapper d'estoc et de taille, ils sont dans la nécessité de se donner quelque mouvement, il faut que, entre chaque légionnaire, soit à côté ou par derrière, il reste au moins trois pieds d'intervalle, si l'on veut qu'il se remue commodément.

» Chaque soldat romain combattant contre une phalange a donc deux hommes et dix sarisses à forcer. Or, quand on en vient aux mains, il ne les peut forcer, ni en coupant, ni en rompant, et les rangs qui le suivent ne lui sont pour cela d'aucun secours. La violence du choc lui serait également inutile, et son épée ne ferait nul effet.

» J'ai donc eu raison de dire que la phalange, tant qu'elle se conserve dans son état propre et naturel, est invincible de front, et que nulle autre ordonnance n'en peut soutenir l'effort. D'où vient donc que les Romains sont victorieux ? Pourquoi la phalange est-elle vaincue ? C'est que, dans la guerre, le temps et le lieu des combats se varient en une infinité de manières, et que la phalange n'est propre que dans un temps

et d'une seule façon. Quand il s'agit d'une action décisive, si l'ennemi est forcé d'avoir affaire à la phalange dans un temps ou dans un terrain qui lui soient convenables, nous l'avons déjà dit, il y a toute sorte d'apparence que tout l'avantage sera du côté de la phalange; mais si l'on peut éviter l'un et l'autre, comme il est aisé de le faire, qu'y a-t-il de si redoutable dans cette ordonnance?

» Que, pour tirer parti d'une phalange, il soit nécessaire de lui trouver un terrain plat, découvert, uni, sans fossés, sans fondrières, sans gorges, sans éminences, sans rivières, c'est une chose avouée de tout le monde. D'un autre côté, l'on ne disconvient pas qu'il est impossible, ou du moins très rare, de rencontrer un terrain de vingt stades ou plus, qui n'offre quelqu'un de ces obstacles. Quel usage ferez-vous de votre phalange, si votre ennemi, au lieu de venir à vous dans cet heureux terrain, se répand dans le pays, ravage les villes, et fait le dégât dans les terres de vos alliés? Ce corps restant dans le poste qui lui est avantageux, non seulement ne sera d'aucun secours à vos amis, il ne pourra se conserver lui-même. L'ennemi, maître de la campagne, sans trouver personne qui lui résiste, lui enlèvera ses convois, de quelqu'endroit qu'ils viennent. S'il quitte son poste pour entreprendre quelque chose, ses forces lui manquent, et il devient le jouet de ses ennemis. Accordons encore qu'on ira l'attaquer sur son terrain: mais si l'ennemi ne présente pas à la phalange toute son armée en même temps, et que, au moment du combat, il l'évite en se retirant, qu'arrivera-t-il de votre ordonnance? Il est facile d'en juger par la manœuvre que font aujourd'hui les Romains.

» Car nous ne nous fondons pas ici sur de simples raisonnements, mais sur des faits qui sont encore tout récents. Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes pour faire un front égal à celui de la phalange; mais ils en mettent une partie en réserve, et n'opposent que l'autre aux ennemis. Alors, soit que la phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle soit elle-même enfoncée, elle sort de la disposition qui lui est propre; qu'elle poursuive des fuyards, ou qu'elle fuie devant ceux qui la pressent, elle perd toute sa force: car, dans l'un et l'autre cas, il se fait des intervalles, que la réserve saisit pour attaquer, non de front, mais en flanc et par les derrières.

» En général, puisqu'il est facile d'éviter le temps et toutes les autres circonstances qui donnent l'avantage à la phalange, et qu'il ne lui est pas possible d'éviter toutes celles qui lui sont contraires, n'en est-ce pas assez pour nous faire concevoir combien cette ordonnance est au dessous de celle des Romains? Ajoutons que ceux qui rangent en phalange se trouvent dans le cas de marcher par toutes sortes d'endroits, de camper, de s'emparer des postes avantageux, d'assiéger, d'être assiégés, de tomber sur la marche des ennemis lorsqu'ils ne s'y attendent pas. Car tous ces accidents font partie d'une guerre; souvent la victoire en dépend, quelquefois du moins ils y contribuent beaucoup. Or, dans toutes ces occasions, il est difficile d'employer la phalange, ou on l'emploierait inutilement, parce qu'elle ne peut alors combattre ni par cohorte, ni d'homme à homme; au lieu que l'ordonnance romaine, dans

ces rencontres même, ne souffre aucun embarras. Tout lieu, tout temps lui convient; l'ennemi ne la surprend jamais, de quelque part qu'il se présente : le soldat romain est toujours prêt à combattre, soit avec l'armée entière, soit avec quelqu'une de ses parties, soit par compagnie, soit d'homme à homme.

» Avec un ordre de bataille dont toutes les parties agissent avec tant de facilité, doit-on être surpris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent plus aisément à bout de leurs entreprises que ceux qui combattent dans un autre? Au reste, je me suis cru obligé de traiter au long cette matière, parce qu'aujourd'hui la plupart des Grecs s'imaginent que c'est une espèce de prodige que les Macédoniens aient été défaits, et que d'autres sont encore à savoir comment et pourquoi l'ordonnance romaine est supérieure à la phalange. »

DE L'ATTAQUE DES RETRANCHEMENTS

Lorsque l'on veut attaquer un retranchement, il faut toujours tâcher de s'étendre le plus que l'on peut, pour donner de la jalousie partout à l'ennemi, afin qu'il ne dégarnisse aucun endroit, ce qui l'empêche de porter des troupes dans ceux que l'on veut attaquer, quand même il le verrait; et ce sont autant de troupes inutiles. Alors, tous les bataillons qui sont pour faire montre doivent être à quatre de hauteur, et marcher en ligne; tout le reste de la manœuvre doit se faire derrière ceux-là : et c'est ce qui s'appelle masquer l'attaque. Cette partie de l'art militaire dépend de l'imagination; un général peut broder là-dessus tant qu'il lui plaît : tout est bon, car la certitude où il est de n'être point attaqué lui permet de faire ce qu'il juge à propos, et il peut profiter de tous les ravins, de tous les vallons, de toutes les haies, et de mille autres choses : tout lui réussira.

Si l'on charge par centurie, l'on n'a point de confusion à craindre, et chaque centurion se fera une affaire particulière de l'honneur de son drapeau : et il est impossible que, dans le nombre, il n'y ait des hommes qui cherchent à sacrifier leur vie pour se distinguer, parce que cela se

voit par les drapeaux qui, selon mon système, sont reconnaissables et remarquables chacun en particulier.

En s'approchant du retranchement, l'on doit envoyer devant des « armés à la légère » pour attirer le feu ; l'on doit les soutenir par d'autres en troupes. Enfin, lorsque l'on voit la tiraillerie embarquée, les centuries doivent arriver et donner de furie. Si elles sont repoussées, les autres leur doivent succéder, avant que celles-ci aient eu le temps de fuir, et la force et le nombre surmontent les obstacles. Dans le même temps, les centuries à quatre de hauteur doivent arriver, si vous êtes entré par plusieurs endroits à la fois. Les bataillons ennemis, qui sont entre deux et qui voient avancer la ligne, s'enfuient, et cette ligne se met sur le parapet. Ensuite l'on se forme, et l'ennemi, pendant ce temps-là, se retire, parce qu'il s'imagine avoir fait tout ce qu'il a pu faire.

Il y a encore une autre manière d'attaquer des retranchements, toute différente de celle-là, et qui est bien aussi bonne ; mais il faut que le terrain le permette, et il faut le connaître parfaitement, ce terrain.

Lorsqu'il y a des ravins ou des fonds proches du retranchement où l'on peut faire couler des troupes pendant la marche, sans que l'ennemi s'en aperçoive, alors on marche à lui par plusieurs colonnes à grande distance l'une de l'autre : alors il attache toute son attention sur ces colonnes, dispose ses troupes, et dégarnit son retranchement. Lors donc que ces colonnes attaquent, tout court à ces attaques, puis tout d'un coup les corps qui se sont tenus couverts paraissent, et donnent dans les parties abandonnées du retranchement. Ceux qui s'opposent aux attaques des colonnes, voyant cela, se déconcertent ; la tête leur tourne, parce qu'ils ne se sont point attendus à cet événement. Ils quittent donc ces attaques, sous le prétexte de courir à la défense du retranchement, et, en effet, par

la peur qui les saisit; et l'on entre à la fois dans le retranchement aux fausses et aux véritables attaques.

La défense des retranchements me paraît, de toutes les parties de la guerre, la plus difficile, et, quoique j'aie dit ce qui me paraît de mieux à faire et qu'il me semble que ce soit, de toutes les manières de défendre des retranchements, la meilleure, cependant je n'en fais pas grand cas; et tant qu'il dépendra de moi, je ne serai point d'avis qu'on en fasse. Les redoutes sont mes favoris et il faut que j'en parle encore.

DES REDOUTES

Il me reste à justifier par des faits la bonté de mon opinion sur les redoutes.

Avant la bataille de Pultawa, les armées de Charles XII, roi de Suède, avaient toujours été victorieuses. La supériorité qu'elles avaient sur celles des Moscovites est presque incroyable : l'on a vu souvent dix à douze mille Suédois forcer des retranchements gardés par cinquante, soixante et quatre-vingt mille Moscovites, les défaire et les tailler en pièces. Les Suédois ne s'informaient jamais du nombre des Russes, mais seulement du lieu où ils étaient.

Le czar Pierre, le plus grand homme de son siècle, résista, avec une patience égale à la grandeur de son génie, aux mauvais succès de cette guerre et ne cessa de donner des combats pour aguerrir ses troupes.

Dans le cours de ses adversités, le roi de Suède mit le siège devant Pultawa. Le czar tint un conseil de guerre où les avis furent partagés. Les uns voulaient qu'on investît le roi de Suède avec l'armée moscovite, qu'on fît un grand retranchement pour l'obliger à se rendre. D'autres généraux voulaient qu'on brûlât tout le pays à cent lieues à la

ronde, pour affamer le roi de Suède et son armée : cet avis n'était pas, selon moi, le moins bon, et le czar y inclinait. D'autres généraux dirent que l'on était toujours à temps d'en venir à cet expédient, mais qu'il fallait encore hasarder une bataille, parce que Pultawa et sa garnison courraient risque d'être emportées par l'opiniâtreté du roi de Suède, qui y trouverait un grand magasin et de quoi subsister pour passer le désert que l'on prétendait faire à l'entour de lui.

On s'arrêta à cette résolution. Alors le czar ayant pris la parole, dit : « Puisque nous nous déterminons à combattre le roi de Suède, il faut convenir de la manière et choisir la meilleure. Les Suédois sont impétueux, bien disciplinés, bien exercés et adroits; nos troupes ne manquent pas de fermeté, mais elles n'ont pas ces avantages : il faut donc s'appliquer à rendre ceux des Suédois inutiles. Ils ont souvent forcé nos retranchements, et en rase campagne nos troupes ont toujours été défaites par l'art et la facilité avec lesquels ils manœuvrent : il faut donc rompre cette manœuvre et la rendre inutile. Pour cela, je suis d'avis de m'approcher du roi de Suède, de faire élever, tout du long du front de notre infanterie, plusieurs redoutes dont les fossés seront profonds, les garnir d'infanterie, les faire fraiser et palissader : cela ne demande que quelques heures de travail, et nous attendrons l'ennemi derrière ces redoutes. Il faudra qu'il se rompe pour les attaquer; il y perdra du monde et sera affaibli et en désordre lorsqu'il nous attaquera. Car il n'est pas douteux qu'il ne lève le siège et ne vienne nous attaquer, dès qu'il nous verra à portée de lui. Il faut donc marcher de manière que nous arrivions vers la fin du jour en sa présence, pour qu'il remette au lendemain à nous attaquer et pendant la nuit nous élèverons ces redoutes. »

Ainsi parla le souverain des Russes, et tout le conseil

approuva cette disposition. On donna les ordres pour la marche, pour les outils, le canon, les fascines, les chevaux de frise, les palissades, etc. Le 8 du mois de juillet de l'année 1709, le czar arriva, vers la fin du jour, en présence du roi de Suède.

Le roi de Suède, quoique blessé, déclara à ses généraux qu'il voulait attaquer le lendemain l'armée moscovite. On fit des dispositions, on se rangea et l'on se mit en marche un peu avant le jour.

Le czar avait établi sept redoutes tout du long du front de son infanterie; elles étaient construites avec soin; il y avait deux bataillons dans chacune : elles étaient munies de toutes les choses nécessaires à leur défense, et toute l'infanterie moscovite était derrière, ayant sa cavalerie sur les ailes. Il était donc impossible d'aller à l'infanterie moscovite, sans prendre ces redoutes, parce qu'on ne pouvait les laisser derrière soi, ni passer entre deux, sans courir risque d'être abîmé par le feu qui en sortait. Ni le roi de Suède ni ses généraux, qui ne savaient point cette disposition, ne virent de quoi il était question que lorsqu'ils eurent le nez dessus; mais, comme la machine avait été mise en mouvement, il fut impossible de l'arrêter et de s'en dédire. Les deux ailes de la cavalerie suédoise renversèrent d'abord celle des Moscovites et s'emportèrent trop loin après elle. Le centre fut arrêté par ces redoutes. Les Suédois les attaquèrent, et y trouvèrent une grande résistance.

Il n'y a point d'homme de guerre qui ne sache que, pour emporter une bonne redoute, il ne faille une disposition entière, que l'on emploie plusieurs bataillons avec quinze ou vingt compagnies de grenadiers, qu'on l'attaque de plusieurs côtés tout à la fois et que bien souvent l'on s'y casse le nez. Les Suédois en prirent cependant trois et furent repoussés aux autres avec grande perte. Il ne se

pouvait faire autrement que toute l'infanterie suédoise ne fût rompue en attaquant ces redoutes, pendant que celle des Moscovites, toute rangée et en ordre, regardait à deux cents pas ce spectacle.

Le roi et les généraux suédois virent le péril où ils étaient, et l'inaction des Moscovites leur laissa entrevoir l'espérance de se retirer. Il n'y avait pas moyen de le faire en ordre : car tout était rompu, attaquait inutilement ou se laissait tuer. Se retirer était le seul parti que l'on pût prendre; on retira donc les troupes qui s'étaient emparées des redoutes et celles qui se laissaient abîmer auprès des autres.

Il n'y avait pas moyen de les former à portée du feu qui en sortait : ainsi le tout se retira mêlé et rompu. Dans ces entrefaites, le czar fit appeler ses généraux et leur demanda ce qu'il convenait de faire. M. Allart, l'un des moins anciens, sans donner le temps aux autres de dire leur avis, adressant la parole à son maître, lui dit : « Si Votre Majesté n'attaque pas les Suédois dans ce moment, il ne sera plus temps après. » Sur-le-champ, toute la ligne s'ébranla et marcha en bon ordre, la pique haute, à travers les intervalles des redoutes, qu'on laissa garnies, pour favoriser la retraite en cas d'événement.

A peine les Suédois s'étaient-ils arrêtés pour se former et pour se remettre en ordre, qu'ils virent les Moscovites sur leurs talons; le désordre s'y mit et la confusion fut générale. Cependant ils ne fuyaient pas encore : ils firent même un effort de valeur et retournèrent comme pour charger. Mais l'ordre n'y étant pas, ce qui est l'âme des batailles, ils furent dissipés sans résistance.

Les Moscovites, qui n'étaient pas accoutumés à vaincre, n'osèrent les suivre, et les Suédois se retirèrent à vau-de-route jusqu'au Boristhène, où ils furent tous faits prisonniers. Voilà comme l'on peut, par d'habiles dispositions, se rendre la fortune favorable.

Si cette disposition a fait vaincre les Moscovites, qui n'étaient point aguerris, et durant le cours de leurs adversités, quel succès ne peut-on pas en espérer chez une nation brave et pleine de feu et dont le propre est d'attaquer? Car, quoique l'on soit sur la défensive dans cette disposition, l'on se conserve en plein l'avantage attaché à ceux qui attaquent, parce que l'on fait charger l'ennemi avec des brigades que l'on fait avancer à mesure que l'ennemi attaque quelqu'une de ces redoutes.

Ce choc se renouvelle souvent et toujours avec de nouvelles troupes; elles en attendent l'ordre avec impatience, et le font vigoureusement, parce qu'elles sont vues et soutenues et surtout parce qu'elles ne craignent pas pour leur retraite. La terreur, qui s'empare quelquefois des armées, n'est point à craindre et vous vous rendez, pour ainsi dire, le maître du moment favorable qui se trouve dans les batailles, je veux dire celui où l'ennemi se déconcerte. Quel avantage, quand on peut l'attendre, ce moment, avec assurance!

Les Moscovites n'ont pas profité de tous ceux que cette disposition leur donnait, car ils ont tranquillement laissé prendre trois de ces redoutes sous leur barbe, sans les secourir, ce qui devait décourager ceux qui défendaient les autres, intimider leurs troupes et augmenter l'audace des Suédois. On peut donc dire, avec apparence de vérité, que cette disposition seule a vaincu les Suédois, sans que les troupes moscovites aient beaucoup contribué à la victoire.

Ces redoutes sont d'autant plus avantageuses qu'on les construit en peu de temps et qu'elles sont propres à une infinité de situations, où une seule suffit pour arrêter toute une armée dans un terrain resserré, pour empêcher qu'on ne vous trouble dans une marche critique, pour appuyer une de vos ailes, pour partager un terrain en deux, pour

couvrir une de vos ailes, pour occuper un grand terrain, lorsqu'on n'a pas assez de troupes pour appuyer une aile contre un bois, un marais, une rivière, etc. Alors on peut établir une redoute dans la plaine sur cette aile et elle remplit le vide que l'on ne saurait occuper, pour des communications; car il n'y a pas d'apparence que l'ennemi passe entre deux, si elles sont munies d'artillerie, quand elles seraient à deux mille pas l'une de l'autre.

On peut mettre ces redoutes à cinq cents pas les unes des autres. On les peut flanquer, palissader, fraiser, etc., et l'on trouve partout de quoi. Ces redoutes ne s'emportent pas aisément l'épée à la main, comme on a pu le voir, et l'ouvrage n'en est pas grand. Car quatre bataillons vont faire une redoute imprenable dans une nuit; la démolition d'un village fournira de reste pour en fraiser et palissader plusieurs. L'ennemi, en les attaquant, se met en désordre et il n'oserait passer entre deux, ni les laisser derrière lui. Il faut donc les emporter, et les emporter toutes; sans quoi, il ne tient rien. Cela n'est pas aisé lorsqu'elles sont soutenues par derrière. On envoie des troupes qui vous prennent en flanc pendant que vous attaquez; cela inquiète : il faut donc que la ligne avance pour soutenir ses détachements. Cela ne se fait point sans se rompre et se brouiller. Le canon et les amusettes fouettent toujours pendant ce temps-là. Enfin, quand l'on voit les choses dans cet état, on s'ébranle, ce qui achève de faire perdre contenance.

Que je sois repoussé, l'ennemi n'oserait me suivre, parce que ces redoutes ne sont pas prises, et qu'on n'oserait les laisser derrière soi. Je me rallie et reviens à la charge, et tant et tant, qu'il faut enfin qu'il se retire. Je me propose de me poster ainsi, lorsque la situation des lieux m'invitera à le faire. Mais, lorsque j'aurai à aller chercher l'ennemi, je le tournerai tant et le côtoyerai si longtemps qu'il fera bien quelques fautes. Alors je l'attaquerai et tâcherai de

faire en sorte que l'affaire ne puisse être décisive pour moi, mais qu'elle le soit pour lui.

DES ESPIONS ET DES GUIDES

On ne saurait faire trop d'attention aux espions et aux guides. Montecuculli dit qu'ils servent comme les yeux dans la tête, et qu'ils sont aussi nécessaires à un général. Il a raison : l'on ne saurait employer trop d'argent pour les avoir bons. Ces gens doivent être choisis dans le pays où l'on fait la guerre; il faut les prendre intelligents, adroits et sages, en disperser partout, chez les officiers, chez les généraux, chez les vivandiers et surtout chez les pourvoyeurs des vivres, parce que, par les approvisionnements, les dépôts et les cuissons des pains, il est aisé de juger des desseins des ennemis.

Il faut que ces espions ne se connaissent point les uns les autres. Il en faut de plusieurs ordres : les uns propres à se faufiler dans les compagnies, d'autres courant l'armée pour acheter ou pour vendre : ceux-ci doivent connaître chacun un de leurs compagnons du premier ordre, pour en recevoir ce qu'ils doivent aller porter au général qui les paye. Il faut charger de ce détail quelqu'un qui soit fidèle et intelligent, s'en faire rendre compte tous les jours, et être sûr qu'il ne puisse être corrompu.

DES INDICES

Il y a des indices à la guerre qu'il est nécessaire d'étudier, et sur lesquels on peut juger avec une espèce de certitude.

La connaissance que l'on a de l'ennemi et de ses usages y contribue beaucoup.

Il y en a de communs à toutes les nations.

Par exemple, lorsque dans un siège vous voyez, vers le soir, à l'horizon et sur les hauteurs, des gens attroupés et désœuvrés qui regardent vers la ville, vous devez être sûr qu'il y aura une attaque considérable, parce que, dans les différents corps, il s'est fait des détachements, ce qui fait que toute l'armée sait qu'il y aura une attaque et que les désœuvrés choisissent les endroits éminents, vers la fin du jour, pour pouvoir regarder à leur aise.

Lorsque l'on entend tirer beaucoup dans le camp des ennemis, et que l'on est campé dans le voisinage, on doit s'attendre à avoir le lendemain une affaire, parce que les soldats nettoient et déchargent leurs armes.

Lorsque l'on est en présence sous les armes, et que l'on voit les soldats changer de chemises, il est certain que l'on va être attaqué, parce qu'ils mettent toutes leurs chemises les unes sur les autres pour ne les point perdre.

On peut juger à plusieurs lieues, par la poussière, s'il se fait un grand mouvement dans l'armée ennemie, ce qui n'arrive jamais sans quelques raisons. La poussière des fourrageurs n'est pas la même que celle des colonnes, mais il faut savoir s'y connaître.

On juge aussi, à la lueur des armes, quand il fait soleil, de quel côté se fait le mouvement. Si les rayons sont perpendiculaires, l'ennemi vient à vous; s'ils sont variés et peu fréquents, il se retire; s'ils vont de la droite à la gauche, il marche vers sa gauche; s'ils sont, au contraire, de la gauche à la droite, il marche vers sa droite. S'il y a beaucoup de poussière dans son camp, et que l'ennemi n'ait pas fait de fourrage, et que cette poussière soit générale, il renvoie ses vivandiers et ses équipages, et vous devez vous assurer qu'il marchera bientôt : cela vous donne le temps de faire votre disposition et de l'attaquer dans sa marche, parce que vous devez savoir s'il peut venir à vous, si c'est son intention, et de quel côté il doit marcher : vous en jugez par sa

position, ses approvisionnements, ses dépôts, par le terrain, et enfin par toute sa contenance.

Quelquefois il a ses fours sur sa droite ou sur sa gauche. Si vous pouvez savoir le temps et la quantité de sa cuisson, et qu'une petite rivière vous couvre, vous pouvez faire un mouvement de côté avec toute votre armée. S'il vous imite, comme quelquefois le cas le requiert et l'y oblige, vous revenez brusquement sur vos pas, et vous envoyez dix à douze mille hommes attaquer ces fours : vous les soutenez par toute votre armée qui arrive à mesure. L'expédition doit être faite avant qu'il ait pu y remédier, parce que vous avez toujours quelques heures sur lui, avant qu'il soit averti de votre mouvement : outre qu'il se passe encore un temps de l'avertissement à la certitude qu'il voudra toujours avoir avant que de s'ébranler, de manière qu'il recevra la nouvelle de l'attaque de son dépôt avant qu'il ait ordonné son mouvement.

Il y a une infinité de pareilles ruses à la guerre, que l'on peut employer sans trop se commettre, et dont les suites sont d'une aussi grande conséquence que celles d'une victoire complète, et qui obligent quelquefois l'ennemi à venir vous attaquer à son désavantage, et, par désespoir, à se retirer honteusement, quoique supérieur en forces. Et vous n'avez que peu ou point risqué.

DU GÉNÉRAL D'ARMÉE

Je me forme une idée du général d'armée qui n'est point chimérique : j'ai vu de tels hommes.

La première de toutes les qualités est la VALEUR, sans laquelle je fais peu de cas des autres, parce qu'elles deviennent inutiles. La seconde est l'ESPRIT : il doit être courageux et fertile en expédients. La troisième est la SANTÉ.

Un général doit être doux, et n'avoir aucune espèce

d'humeur; ne savoir ce que c'est que la haine; punir sans miséricorde, et surtout ceux qui lui sont les plus chers, mais jamais ne se fâcher; être toujours affligé de se voir dans la nécessité de suivre à la rigueur les règles militaires, et avoir toujours devant les yeux l'exemple de Manlius; s'ôter de l'idée que c'est lui qui punit, et se persuader à soi-même et aux autres qu'il ne fait qu'administrer les lois militaires. Avec ces qualités, il se fait aimer, il se fera craindre, et se fera sans doute obéir.

Les parties du général sont infinies: l'art de savoir faire subsister une armée, de la ménager; celui de se placer de façon qu'il ne puisse être obligé de combattre que lorsqu'il le veut, de choisir ses postes, de ranger ses troupes d'une infinité de manières, de savoir profiter du moment favorable qui se trouve dans les batailles, et qui décident de leurs succès : toutes ces choses sont immenses et aussi variées que les lieux et les hasards qui les produisent.

Pour les voir, il faut qu'un général d'armée ne soit occupé de rien un jour d'affaire. L'examen des lieux et celui de son arrangement pour les troupes doit être prompt, comme le vol d'un aigle. Cela fait, sa disposition doit être courte et simple; comme qui dirait : « La première ligne attaquera et la seconde soutiendra »; ou « Tel corps attaquera et tel soutiendra ».

Il faut que les généraux qui sont sous lui soient gens bien bornés s'ils ne savent pas exécuter cet ordre et faire la manœuvre qui convient, chacun à sa division. Ainsi le général ne doit pas s'en occuper, ni s'en embarrasser; car s'il veut faire le sergent de bataille et être partout, il fera précisément comme la mouche de la fable, qui croyait faire marcher un coche.

Je veux donc que, un jour d'affaire, le général d'armée ne fasse rien. Il en verra mieux, se conservera le jugement plus sain et sera plus en état de profiter des situations où

se trouve l'ennemi pendant la durée du combat; et quand il verra sa belle, il doit baisser la main, se porter à toutes jambes dans l'endroit défectueux, prendre les premières troupes qu'il trouve à portée, les faire avancer rapidement, et payer de sa personne : c'est ce qui gagne les batailles et les décide. Je ne dis point où ni comment cela se doit faire, parce que la variété des lieux et celle des positions que le combat produit doivent le démontrer : le tout est de le voir et de savoir en profiter.

M. le prince Eugène possédait dans le grand cette partie, qui est la plus sublime du métier, et qui prouve le plus un grand génie. Je me suis fait une application d'étudier ce grand homme, et sur ce point j'ose croire que je l'ai pénétré.

Bien des généraux en chef ne sont occupés un jour d'affaire que de faire marcher les troupes bien droites, de voir si elles conservent bien leurs distances, de répondre aux questions que les aides de camp leur viennent faire, d'en envoyer partout, de courir eux-mêmes sans cesse; enfin ils veulent faire tout, moyennant quoi ils ne font rien. Je les regarde comme des gens à qui la tête tourne, et qui ne voient plus rien, qui ne savent faire que ce qu'ils ont fait toute leur vie, c'est-à-dire mener des troupes méthodiquement sous les ordres d'un chef. D'où vient cela ? C'est que très peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre. Ils passent leur vie à manœuvrer des troupes et croient que l'art militaire consiste seul dans cette partie. Quand ils viennent au commandement des armées, ils y sont tout neufs, et, faute de savoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils savent.

L'une de ces parties est méthodique, je veux dire la discipline et la manière de combattre, et l'autre est sublime : aussi ne faut-il point choisir, pour celle-ci, des hommes ordinaires pour l'administrer.

Si un homme n'est pas né avec les talents de la guerre, il ne sera jamais qu'un général médiocre. Il en est de même de tous les talents : il faut être né avec celui de la peinture pour être un excellent peintre, avec celui de la musique pour en composer de bonne, avec celui de la poésie pour faire de beaux vers, etc. Toutes les choses qui visent au sublime sont de même. C'est pourquoi l'on voit si rarement des gens qui excellent dans une science : il se passe des siècles sans en produire. L'application **rectifie** les idées, **mais elle ne donne jamais l'âme** : c'est l'ouvrage de la nature.

J'ai vu de fort bons colonels devenir de très mauvais généraux. J'en ai connu d'autres qui étaient grands preneurs de villes, excellents pour manœuvrer dans une armée, qui, à les ôter de là, n'étaient pas capables de mener mille chevaux à la guerre, à qui la tête tournait totalement et qui ne savaient prendre aucun parti.

Si un pareil homme vient à commander une armée, il cherchera à se sauver par les dispositions, parce qu'il n'a point d'autres ressources. Pour les faire mieux comprendre, il embrouillera la tête à toute son armée, à force d'écritures. La moindre circonstance changeant tout à la guerre, il voudra changer sa disposition, et mettra tout dans une confusion horrible, et infailliblement il se fera battre.

On doit, une fois pour toutes, établir une manière de combattre que les troupes doivent savoir ainsi que les généraux qui les mènent. Ce sont des règles générales, comme : qu'il faut garder ses distances dans la marche ; que, lorsque l'on charge, il le faut faire vigoureusement ; que, s'il se fait des trouées dans la première ligne, c'est à la seconde à les boucher. Il ne faut point d'écritures pour cela, c'est l'A-B-C des troupes, et rien n'est si aisé ; et le général ne doit point y donner toute son attention, comme la plupart le font.

Mais de quoi il doit s'occuper, c'est d'observer la contenance de l'ennemi, les mouvements qu'il fait, où il porte ses troupes ; chercher à lui donner de la jalousie dans un endroit, pour lui faire faire quelque fausse démarche ; le déconcerter ; profiter des moments, et savoir porter le coup de la mort où il faut. Mais, pour tout cela, il faut se conserver le jugement libre, et n'être point occupé des petites choses.

Je ne suis cependant point pour les batailles, surtout au commencement d'une guerre, et je suis persuadé qu'un habile général peut la faire toute sa vie, sans s'y voir obligé.

Rien ne réduit tant l'ennemi à l'absurde que cette méthode ; rien n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquents combats et fondre, pour ainsi dire, l'ennemi : après quoi, il est obligé de se cacher.

Je ne prétends point dire, pour cela, que, lorsque l'on trouve l'occasion d'écraser l'ennemi, qu'on ne l'attaque, et que l'on ne profite des fausses démarches qu'il peut faire ; mais je veux dire que l'on peut faire la guerre sans rien donner au hasard ; et c'est là le plus haut point de la perfection et de l'habileté d'un général. Mais, quand on fait tant que de donner une bataille, il faut savoir profiter de la victoire, et surtout ne point se contenter d'avoir gagné un champ de bataille, comme c'est la louable coutume.

On suit religieusement les paroles d'un proverbe, qui dit qu' « *il faut faire un pont d'or à son ennemi* ». Cela est faux : au contraire, il faut le pousser et le poursuivre à toute outrance ; et toute cette retraite, qui paraît si belle, se convertira bientôt en déroute, si elle est inquiétée. Dix mille hommes, détachés, vont détruire une armée de cent mille qui fuit. Rien n'inspire tant de terreur et ne cause tant de dommage, car tout y périt ; et il faut bien des efforts pour remettre tout cela en état, outre que l'on est

défait de l'ennemi pour une bonne fois. Mais bien des généraux ne se soucient pas de finir la guerre sitôt.

Si je voulais citer des exemples pour appuyer mon opinion, j'en trouverais une infinité. Je n'en dirai qu'un.

A la bataille de Ramillies, comme l'armée de France se retirait en très bon ordre sur un plateau assez étroit, bordé de deux côtés de profonds ravins, la cavalerie des alliés la suivait au petit pas, comme à un exercice; et l'armée de France se retirait aussi fort doucement sur vingt lignes, et plus peut-être, parce que le terrain était étroit. Un escadron anglais s'approcha de deux bataillons français, et se mit à tirailler. Ces deux bataillons, croyant qu'ils allaient être attaqués, firent volte-face, et firent une décharge sur cet escadron. Qu'arriva-t-il? Toutes les troupes de France lâchèrent pied au bruit de cette décharge; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes, et toute l'infanterie se précipita dans les deux ravins dans une confusion horrible, de façon que, dans un moment, le terrain fut libre, et l'on ne vit plus personne!

Que l'on me vienne, après cela, vanter le bon ordre des retraites, et la prudence de ceux qui font un « *pont d'or* » à l'ennemi, après qu'ils l'ont défait en bataille! Je dirai qu'ils servent mal leur maître.

Ce n'est pas à dire qu'il faille s'abandonner avec toutes les troupes pour suivre l'ennemi. Il faut prendre un corps, et lui ordonner de pousser tant que le jour durera, le suivre à petit pas et en bon ordre : quand l'ennemi fuit une fois, on le chasserait avec des vessies. Mais si celui que vous envoyez se met à escadronner et à marcher avec des précautions, c'est-à-dire qu'il fasse la manœuvre que doit faire l'armée qui le suit, ce n'est pas la peine de l'envoyer après. Il faut qu'il attaque, pousse et poursuive sans cesse. Toutes les manœuvres sont bonnes alors : il n'y a que les sages qui ne valent rien.

AUX LECTEURS

J'ai composé cet ouvrage en treize nuits. J'étais malade : ainsi il pourrait bien se ressentir de la fièvre que j'avais. Cela doit m'excuser sur la régularité et l'arrangement, ainsi que sur l'élégance du style. J'ai écrit militairement, et pour dissiper mes ennuis.

Fait au mois de décembre 1732 (1).

FIN

(1) *L'ouvrage a été imprimé en* 1757, *sept ans après la mort de l'auteur.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	5
AVANT-PROPOS	13
De la manière de lever des troupes	17
De l'habillement	19
De l'entretien des troupes	21
De la paye	24
De l'exercice	26
De la manière de former les troupes pour le combat	26
De la légion	34
De la cavalerie en général	47
Des armures de la cavalerie	49
Des armes et du harnachement	53
Du pied de la cavalerie	58
De la manière de marcher, de charger et de s'exercer	58
Des partis (ou détachements) de cavalerie	61
Sur la grande manœuvre	63
De la colonne	65
Des armes à feu et de la méthode de tirer	66
Des drapeaux ou enseignes	68
De l'artillerie et du charroi	70
De la discipline militaire	73
De la défense des places	76
Réflexions sur la guerre en général	82
Manière de construire des forts	86
De la guerre des montagnes	88
Des pays coupés ou remplis de haies et de fossés	89
Des passages de rivières	90
Des différentes situations	95
Des retranchements et des lignes	96
De l'attaque des retranchements	105
Des redoutes	107
Des espions et des guides	113
Des indices	113
Du général d'armée	115

Paris et Limoges.— Imp. milit. Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(415) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

AUG 29 1990

LIBRARY USE ONLY
MAY 03 2000
CIRCULATION DEPT.

YC 02553

U.C. BERKELEY LIBRARIES

B003016108